SIONISMES
TEXTES FONDAMENTAUX



Bibliothèque Albin Michel
Idées

SIONISMES

TEXTES FONDAMENTAUX

Réunis et présentés
par Denis Charbit

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre

Albin Michel/Menorah

« Présences du judaïsme »
Collection dirigée par Menorah / F.S.J.U.
Conseiller éditorial : Janine Gdalia

© Éditions Albin Michel, S.A., 1998
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN : 2-226-10038-5

SOMMAIRE

Introduction I

LIVRE I. 1881-1917 9

I. L'urgence d'une solution nationale 11
II. Sionisme et antisémitisme 37
III. Regards sur l'émancipation des Juifs 54
IV. Les sionistes face à leurs rivaux 91
V. Courants et stratégies sionistes 137
VI. Modèles de la nation juive 188
VII. Sionisme et judaïsme 220
VIII. La renaissance hébraïque 254
IX. Les orientations d'une culture nationale 275
X. Ouganda ou Sion 307
XI. La découverte de l'Orient arabe 331

LIVRE II. 1917-1947 405

XII. Sionisme et utopie 407
XIII. L'homme nouveau 448
XIV. Face au nationalisme arabe de Palestine 516
XV. Usages de la force 571
XVI. Diplomatie et politique sionistes 601

LIVRE III. 1948 à nos jours 669

XVII. La démocratie israélienne 671
XVIII. L'état d'Israël, la Shoah et la diaspora 736

XIX. Le problème palestinien 800
XX. Sionisme et postsionisme 861

Notices biographiques 899
Chronologie 937
Glossaire 947
Bibliographie 969
Sources 975

INTRODUCTION

Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler et disputer sans risque. Alors seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou De l'éducation*, livre IV.

Consacré à une idéologie qui suscite traditionnellement des réactions passionnées, qui vont de l'enthousiasme inconditionnel à l'anathème visant à la disqualifier comme un discours raciste, cet ouvrage voudrait contribuer à une réflexion plus sereine sur le sionisme. Du fait des enjeux politiques liés au conflit israélo-arabe et qui demeurent encore d'actualité tant qu'un règlement honorable et juste entre les deux parties n'aura pas couronné les efforts entrepris depuis la convocation de la conférence de Madrid le 30 octobre 1991 et, en particulier, depuis la signature de la déclaration de principes d'Oslo, le 13 septembre 1993, la possibilité de mener en France avec le détachement nécessaire une étude scientifique et intellectuelle à ce sujet a été, jusqu'à ce jour, extrêmement limitée.

Les conditions étaient d'autant moins propices que, pour susciter et alimenter un tel débat, pour connaître, comprendre et juger le sens et les raisons de cette histoire, le public de langue française n'avait à sa disposition que quelques traductions d'écrits sionistes fondamentaux. Mis à part Moses Hess, Theodor Herzl, Martin Buber et David Ben Gourion, et, pour la période récente, A.B. Yehoschua, Amos Oz et Yeshayahou Leibovitch, l'accès aux sources était barré. Cette anthologie vient réparer cette lacune en offrant au lecteur des textes reflétant les présupposés philosophiques, les théories, les questions de doctrine et de méthode, les finalités, les stratégies, les politiques élaborés et adoptés par le(s) sionisme(s) au cours du siècle écoulé. Ainsi, la liberté de jugement de chacun ne sera pas seulement respectée ; elle trouvera matière à s'exercer pleinement par la lecture de ces documents pour la plupart inédits.

La reconstitution d'une nation juive formant un corps politique donnant lieu à la création de l'Etat d'Israël et la renaissance de l'hébreu comme langue parlée sont, à coup sûr, les effets les plus notoires du sionisme. Sans départager à ce stade la part des facteurs idéels et des facteurs réels (sociologiques, économiques, diplomatiques) dans cette histoire, le rôle des idées semble indéniable. Il est peu d'expériences politiques qui, comme celle d'Israël, ont, d'une manière aussi nette, une origine de papier. La fabrication sioniste de la nation, de la culture et de l'Etat atteste, en tout cas, de cette ère qu'on prétend aujourd'hui révolue, caractérisée par la capacité des mots et des idées à se transformer en force concrète, portés par des hommes et des masses et imprimant leur sens dans des structures, des institutions et des relations sociales.

Cette appréciation du sionisme invite à se pencher sans exclusive sur ses multiples tendances. Car, loin d'être monolithique et homogène, comme l'estiment ses partisans mal informés autant que ses détracteurs prompts à le condamner « en bloc », il convient plutôt, si l'on fait vœu d'honnêteté intellectuelle exigeant le respect des personnes, des opinions et des faits historiques, de présenter le sionisme dans son foisonnement de courants et de groupes ; de restituer l'ampleur des débats, lesquels ont conduit parfois à des ruptures et des scissions ; de parler, enfin, au pluriel, de « sionismes ». Car si par idéologie, on entend des croyances et des valeurs, des représentations du monde et des pratiques sociales symboliques communes à partir desquelles une théorie de la situation et une action sont élaborées et exécutées, force est de constater, dans le cas des sionistes, que l'adhésion à un projet identique en apparence relève de visions et de motivations largement opposées et contradictoires. D'où un conflit inévitable sur les méthodes et les moyens, mais également sur les finalités de l'action entreprise au nom du sionisme. La référence au même terme témoigne de l'existence d'un « tronc commun » qui unit tous les courants tandis que la marque du pluriel rétablit le pluralisme effectif et renvoie au fait qu'au-delà de ce plan minimum, de cette charpente aisément réductible à quelques principes fondamentaux, il y eut dans le passé mais tout aussi bien au présent des questions – qui sont loin d'être marginales, telle la question arabe/palestinienne pour ne citer que celle-là – à propos desquelles c'est la polémique, la dispute, la querelle, le combat des idées et des hommes qui, dans le cadre du mouvement sioniste puis de l'Etat d'Israël, l'emportent.

Le programme commun admis par tous les courants dits sionistes découle en premier lieu d'une affirmation de principe essentielle : les Juifs constituent une nation. Ce noyau dur sera loin de faire l'unanimité parmi les Juifs autant que dans les peuples, habitués à définir le judaïsme comme une confession religieuse, une mémoire, une lointaine origine, une culture ou une race. La sionisme contribue à l'interminable débat sur la nature de l'identité juive en proposant une définition nationale. Sur cette base, il se résume, toutes tendances confondues, par :

1) L'aspiration au rassemblement national des Juifs sur un même territoire.

2) La revendication d'*Eretz Israël* comme le lieu unique, nécessaire et désirable, de ce rassemblement (au terme de la polémique sur le projet Ouganda).

3) La revendication d'un régime d'autonomie la plus large possible afin de permettre aux Juifs de déterminer leur destin collectif.

4) Enfin, l'adoption de l'hébreu comme langue de communication quotidienne entre les Juifs installés en Palestine.

Au-delà de ces quatre éléments initiaux qui, bien entendu, subiront quelques aménagements au cours des années, le sionisme fut donc le théâtre d'aspirations contradictoires divisées entre elles sur toutes les autres questions d'ordre public échappant à ce credo minimum : la question des frontières du territoire, du système économique, des contenus de la culture juive/hébraïque/israélienne, la nature de l'identité nationale et de son imbrication avec le religieux, les rapports avec la population autochtone arabe, la nature des rapports entre la religion et la nation, la question de l'Etat, du régime politique, la place de l'institution religieuse, l'objectif démographique à poursuivre, la stratégie d'implantation territoriale à adopter, le rapport moyens/fin et, en particulier, l'usage de la force et de la violence, les relations avec les grandes puissances, les échanges avec la diaspora, enfin la finalité même de toute cette expérience, etc. Notons toutefois que cette diversité centrifuge irréductible n'a pas empêché la production d'une vulgate destinée à perpétuer l'ordre social que le sionisme, dans sa version étatique, a créé. A partir de quelques idées reçues réductrices et dogmatiques nourrissant, le plus souvent, un conformisme étouffant et combattues parfois de l'intérieur sans grand succès, il sert, comme toute idéologie [1], à légitimer le système de pouvoir et de domination, à assurer la socialisation des jeunes générations et la mobilisation de la nation dans son ensemble aux épreuves et aux devoirs qu'il génère. S'il a pu être libérateur, le sionisme sert également à l'élite dirigeante qui s'en réclame de justification ultime aux choix qu'elle fait dans l'ordre politique. Prétendant agir au nom des intérêts du groupe qui l'appuie, elle obtient en contrepartie le consentement de ceux qu'elle domine, masquant la distinction gouvernants/gouvernés qu'elle reproduit inévitablement.

Prenant en compte tant les thèmes de dissension que les points d'accord, l'idée sioniste méritait, donc, une approche thématique ; approche, à la fois plus modeste puisqu'elle consiste à donner la parole aux penseurs des différents sionismes, et plus complète dans la mesure où, à l'inverse de nombreux ouvrages semblables en anglais ou en hébreu, ce panorama ne s'arrête pas d'une manière arbitraire avec le point estimé culminant de la création de l'Etat d'Israël en 1948 mais se prolonge jusqu'à aujourd'hui avec la réflexion sur ce que l'on appelle le postsionisme. C'est majorer la

1. Sur les fonctions sociales de l'idéologie en général, cf. Bernard Susser, « The Domains of Ideological Discourse », *Journal of Political Ideologies*, vol. I, nº 2, 1996, p. 170.

tendance étatique que de clore l'histoire du sionisme avec cet événement, aussi capital soit-il (laissant entendre que celle-ci se confond désormais avec l'histoire de l'Etat d'Israël, comme si l'Etat arrêtait le cours des idées) ; c'est occulter, surtout, le fait que toutes les réflexions initiées dans la période antérieure ont été souvent reposées avec plus d'acuité encore avec l'existence d'Israël. En ce sens, la création de l'Etat n'a fait que déplacer ces questions dans un espace politique et public institutionnalisé. Point n'est besoin d'insister sur le fait qu'il a pu, tout au plus, les gérer, non les résoudre, quand il ne les a pas aggravées.

La tendance dominante dans l'historiographie du sionisme s'emploie à identifier idéologiquement dans l'institution d'un Etat-nation souverain l'objectif ultime du sionisme. L'opuscule le plus célèbre signé par celui qui est considéré comme le « père » du sionisme n'est-il pas intitulé précisément *L'Etat des Juifs* ? A juste titre, l'Etat d'Israël apparaît comme le couronnement des efforts politiques, diplomatiques et militaires et de la mobilisation idéologique et effective de centaines de milliers de Juifs qui ont contribué à son avènement. Il ne s'agit point de nier que ce sionisme étatique visant l'indépendance nationale et fournissant une légitimité idéologique à ce projet politique ait été à l'évidence le courant principal et victorieux parmi les multiples stratégies et aspirations résumées sous le nom de sionisme. Il ne fut pas pourtant dans l'histoire du sionisme le premier ni toujours le plus important. C'est en 1942 seulement, dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale et des premières informations sur l'exécution de la « solution finale » par les nazis, que le mouvement sioniste inscrivit officiellement l'objectif étatique à son programme. Des considérations tactiques et pragmatiques peuvent sans doute expliquer en partie pourquoi le projet d'un Etat unitaire fut intégré si tardivement – six ans avant sa réalisation effective. Il n'en demeure pas moins vrai qu'un débat extrêmement polémique a toujours opposé, avant 1948, les factions sionistes entre elles concernant la signification opérationnelle du principe de l'autodétermination et les formes concrètes qu'elle devait prendre. Aussi, une lecture du sionisme démarquée d'une « histoire officielle » doit mettre en évidence, à côté de la consécration de ce courant dominant, ces autres tendances qui ne méritent pas moins l'étiquette sioniste et qui, au demeurant, perdurent sous une forme ou sous une autre dans l'Israël d'aujourd'hui. Il convient de mettre en garde contre l'illusion téléologique nourrie par la relation établie entre la rédaction en 1896 de l'opuscule de Herzl et sa matérialisation, cinquante-deux ans plus tard, avec la création de l'Etat d'Israël en 1948. Il importe de rappeler que le sionisme, en tant que mouvement intégré dans l'Histoire, s'est réalisé, outre la volonté opiniâtre de ses partisans, par la convergence de facteurs historiques qui auraient pu aussi bien ne pas être réunis. La prise en compte de cette contingence, repérable chez les sionistes du début du siècle qui ignoraient le sort réservé à leur projet et doutaient des chances de parvenir à leurs fins, a laissé place à une illusion rétrospective et à une vision simpliste de l'Histoire : celle-ci n'aurait été qu'une chambre d'enregistrement du projet conçu par Herzl, dévoilant

d'une manière linéaire, n'étaient quelques obstacles rapidement supprimés, une fin préétablie : l'Etat juif. De même qu'on ne peut considérer l'exode des Arabes de Palestine lors de la guerre d'Indépendance comme un événement contenu en creux dans l'idée sioniste initiale, le triomphe du sionisme étatique ne peut être interprété comme une nécessité historique : il fut une possibilité parmi d'autres, laquelle s'est trouvée correspondre *de facto* à la situation.

Mais notre souci n'est pas uniquement de rendre justice à des manifestations jugées intéressantes et créatrices à l'œuvre dans le sionisme. Il nous apparaît qu'autour de cette aspiration nationale, autour de ce choix collectif du sionisme, des problématiques générales ont été soulevées, qui continuent de susciter polémiques et contradictions en Israël et qui, par ailleurs, sont à l'ordre du jour de la réflexion politique en Europe et dans le monde.

Les sionismes se situent au carrefour d'une histoire horizontale et verticale, soit qu'on y repère, en tant qu'il s'agit d'un mouvement inscrit dans la modernité, la diversité des influences intellectuelles qui l'ont marqué, soit que l'on s'applique à analyser la complexité et l'ambivalence vis-à-vis du passé juif avec lequel les sionismes, selon les tendances, sont en rupture ou en continuité. Dans la perspective d'une histoire des idées, on peut en effet discerner un héritage rationaliste, une rébellion contre le passé religieux fortement marquée par l'œuvre de Nietzsche, ou encore l'impact du socialisme utopique. Ces sources intellectuelles ont convergé avec des conditions historiques liées à la crise et à la déstabilisation des judaïcités tant en Europe occidentale qu'en Europe orientale (paupérisation, déclassement, oppression sociale et politique en Russie tsariste, antisémitisme populaire en Europe occidentale et centrale) pour engendrer à la fin du XIXe siècle un phénomène national juif et favoriser l'émergence d'un sentiment de communauté articulé et conscient à vocation nationale.

Au-delà du contexte historique général propice à sa naissance, et pour introduire à la compréhension de l'idée sioniste, en définir les lignes de force, elles-mêmes travaillées par des sensibilités, des contradictions, des tensions et des débats qui lui confèrent, parmi les idées et les mouvements dits de libération nationale, une place singulière, il convient de discerner les trois facteurs dont la mise en faisceau a rendu possible la naissance du sionisme en Europe à la fin du XIXe siècle : le judaïsme, l'Emancipation, l'antisémitisme, les deux derniers étant les processus historiques majeurs qui bouleversent et affectent les communautés juives en Europe tout le long du siècle.

Quelle est la nature de cette relation triangulaire au centre de laquelle se trouve le sionisme ? Rapport dialectique ou linéaire, en rupture ou en continuité, réactif ou complémentaire à chacun de ces trois éléments constitutifs ? Il apparaît, et sous la plume des penseurs sionistes eux-mêmes, que toute reconstitution historique de l'émergence de la pensée sioniste doit tenir compte de cette triade.

Le judaïsme fournit le groupe humain, les Juifs, qui s'identifie ou est identifié comme tel et à qui le sionisme s'adresse. On verra qu'il est un référent symbolique majeur qui oriente les choix décisifs concernant le territoire, *Eretz Israël*, et la langue, l'hébreu, décrétés par les sionistes. Enfin, il offre des notions, des mythes et des représentations transformés dans un sens sécularisé et immanent par nombre de nationalistes juifs pour interpréter l'histoire moderne d'Israël.

L'Emancipation procure les instruments de perception et les outils conceptuels par lesquels le sionisme se constituera en idéologie politique. L'idée de la liberté et de l'égalité, le principe de la nation, de la souveraineté et du corps politique, le processus de la régénération morale et matérielle, qui tirent leur source dans le discours et la pratique révolutionnaires, colorent la nature des aspirations sionistes dans le sens d'une « solution moderne de la question juive » (c'est le sous-titre du célèbre opuscule de Herzl, *L'Etat juif*), élargissant l'émancipation individuelle à la collectivité : l'auto-émancipation. Toutefois, l'intégration juridique et sociale apparaît aussi comme une force virtuellement disruptive capable, par l'assimilation culturelle qui en résulte, de détacher les Juifs de leur attachement communautaire, ce qui suscite une réaction de sursaut qui s'exprime dans le registre national.

Enfin, l'antisémitisme agit comme un catalyseur précipitant l'urgence d'une solution politique. Il souligne les dangers inhérents à la condition minoritaire et renforce par l'ubiquité de ses manifestations violentes le sentiment d'une unité de destin, d'une identité primordiale qui mérite de s'exprimer en toute liberté et sécurité dans le cadre d'un Etat souverain.

Si les penseurs sionistes s'entendent pour reconnaître la convergence et l'intégration de ces trois dimensions dans la production et l'invention du sionisme, divergences et controverses apparaissent toutefois autour de l'appréciation de l'importance relative de chacune d'elles. Selon que l'accent est placé sur le Retour, la souveraineté ou la survie, on attribuera respectivement au judaïsme, à l'Emancipation ou à l'antisémitisme une prééminence dans la hiérarchie des causes qui ont présidé à l'émergence du mouvement et dans l'ordre des finalités qui le justifient. La valeur conférée à chacun de ces facteurs renvoie en vérité à trois contenus de légitimité sur lesquels s'appuient les différents types de sionisme jusqu'à ce jour :

– Le sionisme est, dans le cas où le judaïsme est le moteur de l'impulsion nationale, l'actualisation moderne d'une aspiration juive qui, à travers les siècles et malgré la dispersion, a toujours manifesté, et sans discontinuité, une inébranlable fidélité à la terre d'Israël à laquelle il demeure lié par une promesse de retour.

– Ou bien, si l'inspiration du modèle révolutionnaire est privilégiée, le sionisme traduit alors la revendication d'une égalité avec les autres peuples, d'une liberté collective incarnée par l'indépendance ou l'autonomie, propre à renouveler les vertus créatrices du peuple juif et à le confronter à l'épreuve de la réalisation de ses valeurs dans une cité dont il prendrait la charge.

– Enfin, quand c'est l'antisémitisme qui déclenche la prise de conscience d'une solution nationale, le sionisme est préconisé comme solu-

tion d'urgence préoccupée de trouver un abri protecteur pour les Juifs désireux d'échapper au verdict d'exclusion et de mort qu'il prononce. C'est une théorie assez schématique de l'antisémitisme que proposent les sionismes. Mais qu'il soit une donnée permanente des sociétés ou le résultat d'une condition minoritaire qui expose les Juifs à jouer le rôle de « bouc émissaire », on constatera chez certains auteurs, malgré l'unanimité dans la condamnation du phénomène, quelques ambiguïtés.

Le bilan d'un siècle de sionisme et d'un demi-siècle d'expérience étatique fait apparaître de multiples paradoxes et contradictions. Le nationalisme juif, qui fut si longtemps contesté par les tenants de la révolution socialiste, de l'émancipation politique, du nationalisme autonomiste et enfin de l'orthodoxie religieuse antimoderniste, s'est aujourd'hui imposé en diaspora comme l'une des déclinaisons majeures et centrales de l'identité et de la condition juives au XXe siècle. Le discours de la rupture avec l'Exil, avec la dépendance politique et la condition minoritaire, l'affirmation d'une nation juive sont aujourd'hui admis comme légitimes. La diaspora peut difficilement se concevoir elle-même sans l'existence d'Israël. Sa disparition serait, ainsi que l'écrivait Raymond Aron, une catastrophe, une tragédie dont elle ne pourrait se remettre. Certes, ce n'est pas tant le sionisme que l'Etat d'Israël qui devient une référence symbolique essentielle, que ce soit pour approuver ou contester les décisions de ses gouvernements successifs (la signature des accords d'Oslo, ou, à l'opposé, la fondation de nouvelles implantations).

Inversement, à mesure qu'il s'intègre en diaspora comme une composante incontournable de l'identité juive contemporaine, le sionisme semble être en Israël de plus en plus contesté. La tendance à la pureté absolue semble avoir contribué à jeter le discrédit sur une idéologie qui, à force de synthèses et de compromis parfois équivoques et boiteux, laisse insatisfaits les extrêmes. Les débats autour de la question théologico-politique en sont un exemple : le sionisme est inséparable de cette tentative de sécularisation partielle du judaïsme : elle nationalise ce qui était jusque-là conçu et formulé en termes religieux. Cette sécularisation, en prétendant traduire en un langage moderne, conforme à l'esprit du temps – celui de la politique et de la nation –, quelques-unes des aspirations inscrites dans le judaïsme, a été perçue, dès le départ, comme une trahison de la tradition. Admise par les plus radicaux d'entre les sionistes qui aspiraient à une identité hébraïque définitivement isolée de son substrat religieux, cette distorsion fut pensée par les adeptes d'une continuité relative comme l'expression d'un droit d'inventaire légitime. Outre cette laïcisation des contenus religieux, le sionisme a largement emprunté aussi à l'Europe où il est né. La position dialectique du sionisme située entre rupture et continuité s'explique précisément par cette tentative de fonder en Israël les valeurs générales propres à toute société humaine non sur la reproduction exclusive de la tradition juive, avec sa manière singulière de penser l'universel, mais sur un bricolage assumé qui mélange des éléments de la modernité occidentale à des références empruntées au judaïsme. En ayant opté pour cette tendance

médiane, instable par définition, vouée au va-et-vient permanent entre l'universel et le particulier, entre la dissolution de l'identité juive et, à l'autre bout, la conservation totale d'un message dont les Juifs seraient toujours les courroies de transmission et jamais les créateurs, les sionismes ont tenté de décliner entre ces deux options limites de multiples versions d'une troisième voie. On constate concernant cet aspect un essoufflement relatif du sionisme laïc. Le « nouvel homme juif » semble avoir enfanté deux rejetons : un « néo-orthodoxe sioniste religieux » et un « assimilé de l'intérieur ». L'exacerbation, chez le premier, des signes extérieurs de judaïsme, au mépris de toute référence « étrangère » qui n'aurait pas sa source dans le bloc de la tradition, dans le « bloc de la foi », a, par effet de rétroaction, poussé le second à ne plus mettre en avant que la justification universelle de ses valeurs délestée de tout ancrage religieux et historique juifs qu'il ignore. Les tentatives de repenser la tension entre judaïsme et sionisme dans le champ culturel par des initiatives émanant de la société civile témoignent de l'échec patent de la situation au niveau politique où l'on a assisté clairement, pour reprendre la formule de Péguy, à une dégradation de la mystique en politique, et à une liaison entre religieux et laïcs fondée sur le seul rapport de forces.

Outre la question religieuse, l'Etat d'Israël est confronté également aux exigences d'une revendication démocratique universaliste qui contredit les bases ethniques sur lesquelles le pays s'est créé. Etat juif et/ou Etat démocratique, ce débat est certainement celui qui met le plus en cause les présupposés du sionisme et la pratique qui s'est faite en son nom. L'apparition dans les milieux intellectuels d'une critique postsioniste a pour légitime ambition d'interroger les ambiguïtés sinon les apories du sionisme par rapport à la démocratie. Estimant que la conjonction d'un discours ethnique et d'un discours démocratique formel telle qu'elle existe en Israël conduit nécessairement à une pratique discriminatoire à l'égard des non-Juifs, la tentation est grande de jeter le bébé avec l'eau du bain : le sionisme n'est plus pour ces penseurs que le discours destiné à légitimer une domination perpétuelle de la majorité juive sur la minorité arabe. A partir de cette position qui, politiquement, consiste à réclamer l'évolution sinon la transformation de l'Etat juif en Etat ethniquement neutre, n'œuvrant que pour des citoyens israéliens, on s'attendrait à voir les postsionistes livrer un combat politique sur le terrain. Or, au lieu de contribuer à l'avènement de cette alternative qui résulte de leur orientation démocratique libérale et pluraliste, voilà qu'ils se penchent en premier lieu sur l'histoire écoulée. Et plutôt que d'assumer ce bilan comme une étape nécessaire, ils se préoccupent de le réinterpréter à la lumière de leurs revendications ; autrement dit, au lieu de considérer ce qu'il y a, ils se mettent à étudier ce qui aurait dû être. Aussi n'est-il guère étonnant de voir apparaître sous leur plume un sionisme présenté avec distance critique, ce qui est tout à fait louable et pertinent dans ses intentions mais, au résultat, simpliste et réducteur. S'estimant floués par les déconvenues et les avatars d'un mouvement qui de l'utopie et de la laïcité originelle a abouti à la triade Begin-Shamir-Neta-

nyahou et au nationalisme clérical, ils voient dans ce déroulement historique un déterminisme inévitable. De fait, ils s'interdisent d'observer ce que le sionisme a pu avoir de libérateur, d'émancipateur et de créateur en termes de culture et de lien social. Il n'est plus qu'un artefact idéologique fabriqué par une élite pour arrimer des masses à son projet de domination politique. Les craquements du sionisme actuel, après un demi-siècle de manipulation, manifesteraient, selon eux, la reprise en main par ces masses de leurs authentiques aspirations (qui s'incarnent, en particulier, dans les renouveaux religieux et ethniques actuels).

Qu'à rebours d'une lecture idéologique du sionisme, on repère dans la renaissance nationale juive une part d'invention ; qu'à rebours d'une vision triomphante, on en décrive la part d'ombre ; que des mythes aient dû être mobilisés pour favoriser sa diffusion, qu'une pédagogie active ait été nécessaire (voir le document photographique en couverture), que le sionisme ait rencontré nombre de résistances qui jettent un doute légitime sur son caractère « naturel » et « organique », ne justifie pas la conclusion postsioniste : la représentation du sionisme comme un phénomène inauthentique, étranger au judaïsme, extérieur aux Juifs. Le sionisme n'est ni plus ni moins artificiel que toute élaboration de la pensée produite par l'homme. La caricature qu'en fait le postsionisme est étrangement analogue à celle que produisait la vulgate sioniste à propos du judaïsme et de la diaspora. Le primat de leur aspiration démocratique (qui animait, au demeurant, le courant sioniste *Brit Shalom*) est une exigence digne d'être écoutée et appliquée. Elle pourrait bien être l'horizon politique de l'Etat d'Israël de demain. Il serait même impératif qu'elle le soit. Cependant, elle exige un sacrifice dont les postsionistes s'accommodent sans difficulté : celui des liens entretenus avec la diaspora. Une nation israélienne suppose la relégation de la solidarité juive à une place secondaire. Mais n'est-ce pas une facilité intellectuelle que de faire l'économie du peuple juif en diaspora pour assurer le triomphe de l'esprit et l'égalité démocratique en Israël comme si marquer une solidarité d'appartenance transcendant l'Etat était inévitablement un barrage à la constitution d'une citoyenneté et d'un espace public israélien ? N'est-ce pas une paresse de la pensée que de liquider la nation (au sens culturel du terme), comme si elle était la racine du déficit démocratique dans les institutions du pays ? De rejeter l'importance de la terre parce qu'elle renverrait inévitablement à la réaction la plus archaïque dont la modernité démocratique doit se préserver à tout prix ? Il ne s'agit pas de jouer la force du concret au détriment des constructions abstraites mais d'assumer la complexité du réel : or, pour la majorité des Israéliens, Juifs et Arabes, le sentiment national ne correspond pas à leur commune appartenance à l'Etat d'Israël mais à leur appartenance distincte à deux civilisations, juive et arabo-musulmane. C'est à partir de cette conscience spécifique qu'il faut créer les conditions d'une sphère civique proprement politique. Les postsionistes voudraient circonscrire à la société civile, à l'initiative des groupes qui forment la mosaïque israélienne, le champ culturel et religieux. La sphère politique, quant à elle, serait réservée à la gestion

de l'espace public selon les critères exclusifs du bien commun et de l'intérêt général. Cette distinction, pour séduisante qu'elle soit, ne tient pas compte du fait que la législation reflète inévitablement des valeurs, des croyances qui découlent des appartenances culturelles. Le postsionisme est toutefois un rejeton du sionisme au même titre que le cananéisme auquel il emprunte le primat de l'autochtonie amputé du mythe romantique d'un passé culturel commun anté-judaïque et anté-islamique. A cette fiction culturelle, les postsionistes substituent l'abstraction de la citoyenneté démocratique dans le cadre d'un Etat qui n'aurait d'autre fonction que d'être un prestataire de services essentiels au bien-être matériel et social du citoyen ou, le cas échéant, la formule du binationalisme. La tension sur laquelle l'Etat d'Israël s'est fondée ne peut plus être à leurs yeux aménagée, réformée dans un sens qui fasse la part plus grande à sa vocation démocratique. La contradiction entre Etat juif et Etat démocratique n'est pas même, selon eux, dépendante des circonstances dans lesquelles Israël est né et s'est structuré : le ver est dans le fruit. Paradoxalement, l'idée que l'Etat serait d'autant plus juif qu'il serait celui de tous les citoyens est rejetée tant par les postsionistes que par leurs adversaires nationalistes. Ce serait pourtant dans cette direction qu'un front plus large pourrait s'ouvrir en faveur de cette orientation moralement et politiquement souhaitable et nécessaire.

Un bilan du sionisme se doit d'examiner l'aspiration qu'Hermann Cohen avait formulée sous forme de reproche : « Hélas, ils veulent être heureux » ! s'était-il écrié à propos des sionistes. Heureux, autrement dit normaux, sans autre ambition que celle définie par le prophète Jérémie : « Vivre sous son cep de vigne et son figuier. » L'expérience de la normalité, il est peu de dire que le siècle écoulé n'en a pas fourni beaucoup d'occasions. Au pays où coulent le lait et le miel, c'est le sang et les larmes qu'on a le plus souvent répandus. La sécurité physique des Juifs en tant qu'ils sont juifs est plus menacée en Israël que partout ailleurs dans le monde. Mais cet aveu n'est pas un constat d'échec : les Juifs peuvent riposter à la menace et même l'anticiper. Elle est le prix de leur liberté. Or, qui a jamais dit que la liberté n'avait pas de prix ? La normalité, c'est aussi d'avoir aspiré à ce que des Juifs naissent, délivrés du complexe de la minorité : des Juifs qui se déchargeraient de la *culpabilité* existentielle pour endosser le fardeau non moins lourd de la *responsabilité*. Et ce, afin de tester ce dont ils sont capables lorsqu'ils sont munis des instruments et des appareils dont les nations sont dotées : le pouvoir, la force, la politique, la chose publique. A cet égard, Israël a valeur d'épreuve : cent ans de sionisme, cinquante ans d'Israël, voilà ce qu'Israël a réussi à accomplir, voilà où il a échoué. La réalité israélienne est décevante ? Toujours plus décevante que le rêve, évidemment. Elle est par nature déceptive. Elle a parfois même tourné au cauchemar – que les Israéliens en aient été les auteurs (de Deir Yassin à Kybié, de Kfar Kassem au bombardement de Beyrouth et à la quotidienneté des humiliations et vexations de la conquête), ou qu'ils en aient été les victimes (de la guerre d'Indépendance à celle du Kippour, de l'attentat de Lod à celui de Maalot en passant par Munich et les attentats de Tel-Aviv et Jérusalem en 1996).

On peut penser que si Herzl avait pu être informé de ce que réservait l'avenir de son projet, il eût hésité à poursuivre l'aventure. Mais n'était-il pas naïf d'imaginer que « la rentrée du peuple juif dans l'histoire » correspondrait à la fin de l'Histoire ? Au moins, en ce XXe siècle dominé par la Shoah et le Goulag, la place des Juifs n'aura-t-elle pas été que du côté des victimes. Ni du côté des bourreaux, quoi qu'on en dise : comparé aux autres, le sionisme n'aura pas été, et de loin, la plus meurtrière des idéologies du siècle. Ni plus ni moins que le nationalisme arabe qui, pourtant, n'a jamais été contesté comme a pu l'être le sionisme. Certes, des vies auront été fauchées, des âmes brisées, c'est le lot de toute histoire. Mais c'est sans compter sur celles qui ont été sauvées et restaurées dans leur dignité. Que les sionistes aient les « mains sales » ne devrait pas surprendre puisqu'à l'attente messianique qui aurait donné aux Juifs toute la terre, toute la Loi et rassemblé tout le peuple, ils ont préféré l'action et admis l'impur, le partiel, l'imparfait. Il en est qui s'accommodent des dommages causés aux autres sans scrupules ; d'autres qui s'en préoccupent et s'en inquiètent. Et il n'est pas de raison de penser que les premiers incarnent toute la vérité du sionisme. Plus que toute autre idéologie proposée aux Juifs, l'écart entre les moyens et les fins, entre les valeurs et les pratiques aura été mesuré. Dans cette histoire qu'ils ont prise en charge, les Juifs auront été des hommes. Et comme partout ailleurs, on y aura rencontré des héros, des salauds, des médiocres et des justes. S'il est une tendance dans le sionisme qui voit dans tout effort de réparation le commencement de la fin, l'aveu impossible, intolérable d'une culpabilité qu'ils nient totalement, il en est une autre – qui n'est ni marginale ni vaincue – qui voit dans cette réparation non seulement un acte d'intelligence politique mais l'accomplissement d'une obligation morale afin d'alléger les souffrances et de donner sens à l'existence. Cette réparation ne peut être unilatérale, car la partie arabe et palestinienne n'est pas restée tout ce temps les bras croisés. Elle a su – et par des moyens dont la légitimité n'allait pas toujours de soi – employer la violence pour faire régner ce qu'elle jugeait être son droit exclusif. Et pour ce qui est du discours arabe qui réclamait noir sur blanc la destruction de l'entité sioniste qu'il était hors de question d'appeler par son nom, on ne saurait reprocher aux Israéliens – après la Shoah – de l'avoir pris au sérieux. L'existence d'un antisionisme répandu au-delà des acteurs impliqués dans le conflit témoigne d'une hostilité singulière qui doit être interrogée tant elle apparaît disproportionnée à l'enjeu. Signe lexical de cette disproportion, notons que seuls les adversaires du fascisme, du communisme et du sionisme ont eu droit à un substantif qui s'est incorporé dans la langue française : antifascisme, anticommunisme et antisionisme. Si l'on ne se complaît pas à faire remonter l'histoire du conflit au déclenchement de l'*Intifada* mais à ses origines, il apparaît clairement que dans cet affrontement entre deux nationalismes sûrs de leur droit, la puissance et l'intransigeance n'ont pas toujours été du même côté. Le refus du dialogue, quelles qu'en soient les raisons, a le plus souvent été le monopole de la partie arabe. Du côté israélien, il y a toujours eu un pluralisme des

points de vue. A s'en tenir aux exigences qu'on requiert d'Israël, le sionisme n'a pas réussi à convaincre, semble-t-il, que le peuple élu est un peuple comme les autres. Et que tout en étant un peuple comme les autres, il en est pourtant qui n'ont pas renoncé à une vocation exemplaire et à une fonction prophétique. Après tout, les Prophètes d'Israël étaient l'exception. Et certes il n'est pas bon signe que ceux qui étaient pourtant des politiques mais allaient néanmoins sur leurs pas, tels Sadate et Rabin, aient été assassinés par leurs propres concitoyens.

Le sionisme a-t-il gagné la bataille de la reconnaissance ? Elle fut difficile à obtenir : le monde occidental la lui a finalement accordée en 1917, puis en 1947 et 1948, même si, depuis l'admission d'Israël à l'ONU, l'Etat juif a longtemps fait figure d'Etat paria. Restait encore à obtenir la reconnaissance du monde arabe : Sadate fut le premier à emprunter cette voie. Et si les accords d'Oslo ont une valeur essentielle dans l'histoire même du sionisme, outre l'aspect juridique et diplomatique du conflit à régler, c'est parce que les Palestiniens à leur tour l'empruntaient. Voilà l'acquis incontournable et dont les responsables politiques israéliens doivent absolument assurer l'irréversibilité afin de délivrer les Juifs en Israël de l'obsession historique portée à son paroxysme depuis la Shoah et que les Arabes n'ont certes pas contribué à dissiper : la menace d'un danger de destruction et de disparition ; afin de les délivrer également d'une pratique de la puissance et de la domination qui pervertit la conversion au politique souhaitée par les sionismes.

La normalité de l'homme juif espérée par le sionisme est-elle un moyen ou une fin en soi ? Les avis sont également partagés. Elle est le fondement sur lequel il pourra être possible de manifester une aspiration particulière, de réaliser un bien social ou moral. La normalité n'est plus aujourd'hui en Israël une valeur, elle est une réalité. La crise du kibboutz montre la difficulté de concevoir un projet de lien social durable fondé sur des rapports humains moins froids et distants que ceux du marché et de la ville. Il aura eu le mérite de tenir plus longtemps que les soviets et les conseils. En vérité, le kibboutz dans ses structures originelles aura fonctionné tout le temps qu'a tenu l'alliance entre un projet de nature collective et la nécessité, aux temps héroïques et révolutionnaires, de faire le sacrifice des volontés personnelles. A partir du moment où la valeur de l'individu est centrale, il devient plus difficile tant au niveau de la cité qu'à celui du kibboutz de maintenir cette tension tournée vers le collectif. C'est aussi la crise du travail qui fait du sionisme une idéologie dépassée. Le recours aux travailleurs palestiniens depuis 1967 et plus récemment aux travailleurs étrangers est un des signes de l'alignement d'Israël sur toutes les sociétés occidentales. Que des pans du sionisme tombent en lambeaux avec le temps ne doit offusquer que ceux qui voient dans la conservation intégrale de ses principes un dogme. Comment en eût-il pu être autrement alors que, né de l'histoire et dans l'histoire, le sionisme a été confronté à des changements démographiques, des processus économiques, des transformations idéologiques et des mutations sociales fondamentales ? Rien n'est plus mortifère pour une

société que l'écart grandissant entre la réalité et les principes. En outre, la création de l'Etat d'Israël, si elle n'a pas rendu le sionisme caduc, a imposé un agenda israélien qui, à plus d'un titre, n'est pas identique à ce qu'était l'agenda sioniste. Etre sioniste aujourd'hui en Israël, si l'on s'en tient à une définition consensuelle qui transcende toutes les opinions politiques, correspond en fait à l'idée que l'immigration des Juifs de diaspora en Israël est une mission dont l'Etat doit continuer de s'acquitter en affectant à cet effet les budgets et les moyens nécessaires pour favoriser l'intégration des nouveaux immigrants. A cet égard, l'arrivée massive de Juifs d'Ethiopie et de l'ex-Union soviétique montre bien qu'au moins sur ce point capital, le postsionisme n'est pas encore advenu, et qu'Israël demeure un Etat idéologique fondé sur le primat d'une solidarité juive, sensible aux avatars du destin des Juifs dans le monde.

Cent ans de sionisme et un demi-siècle d'Etat d'Israël permettent de considérer ce qui est actuel, ce qui n'a plus cours, ce qui a été dévalué et ce qui mérite réévaluation. Le sionisme n'est pas une solution comme l'aurait voulu Herzl. D'ailleurs, la question juive ne présente plus la même gravité : aucun Juif n'est aujourd'hui persécuté pour ses origines. Non que l'antisémitisme ait perdu à jamais sa capacité de nuire. En un sens, cet état de fait permet de clarifier la situation : la légitimité d'Israël ne tiendrait plus seulement à sa mission humanitaire : celle d'accueillir les Juifs en détresse, qu'ils viennent d'Ethiopie ou de Russie – raison d'être dont les antisionistes se sont bien gardés de reconnaître la valeur morale. Sa légitimité tiendrait à ce qu'elle est le laboratoire de la civilisation juive de demain. D'autant qu'Israël est en bonne voie de « guérir » l'anomalie multiséculaire du peuple juif : sa dispersion à travers le monde. Un Juif sur trois vit en Israël aujourd'hui, alors qu'ils n'étaient à peine que 0,1 % au début du siècle. De plus, il n'y a qu'en Israël que les Juifs ont une croissance démographique positive, ce qui n'est le cas ni aux Etats-Unis ni en Europe. Enfin, que l'on se dise juif d'abord ou israélien avant tout, la question de l'assimilation, malgré les ambiguïtés du terme, se pose différemment dans le contexte d'une société dynamique hébréophone. Certes, le pari d'une identité israélienne culturellement homogène semble révolu. Cette aspiration hégémonique est désormais contestée. La mosaïque identitaire qui en résulte effraie certains qui redoutent le repli sur soi de chaque culture. Paradoxalement, cette identité israélienne, voilà qu'elle est aujourd'hui concurrencée par d'autres identités ambivalentes depuis toujours à l'égard du nom même d'Israélien, et qui, pourtant, en détiennent une partie et s'en réclament à condition de pouvoir la modeler et la modifier. C'est peut-être là l'étrange succès de la normalité sioniste qui n'est pas sans témoigner de l'ironie du sort : en cherchant à introduire dans l'identité israélienne un autre contenu que celui que les sionistes lui avaient imprimé, les porteurs de ces modèles alternatifs agissent comme les sionistes l'avaient fait à propos du judaïsme. Ils interprètent l'identité israélienne à leur façon. Le sionisme de type travailliste et laïc a péché par orgueil : on ne transforme pas en « homme nouveau » qui ne veut pas de cette métamorphose. Ce

sionisme-là fut une politique de minorité qui s'est progressivement imposée. Il a voulu faire la rupture et commencer de zéro. Cela a été sa phase jacobine et centralisatrice (qui n'a pas tourné en terreur). Elle a consisté essentiellement en une violence symbolique qui s'est retournée contre l'élite dominante travailliste par un ressentiment durable de la part de ceux qui se sont sentis humiliés et infériorisés et l'ont souvent été par paternalisme et orgueil. Le sionisme a participé de l'illusion politique, s'érigeant en instance suprême du changement dans tous les domaines. On assiste aujourd'hui à la fin d'un cycle. La société israélienne semble aujourd'hui privée de mythe unificateur. En l'absence d'un idéal consensuel capable de transcender les projets partiels, ces derniers occupent le terrain social. L'écho qui s'élève de la société est à l'image de son caractère bigarré : des voix discordantes, cacophoniques. D'où la difficulté objective du politique à accomplir sa tâche de synthèse : l'agrégation des valeurs et des demandes qu'il est censé permettre ne peut dans ces conditions s'exercer convenablement. Toutefois, il reste des conquêtes irréversibles : le sionisme a créé une infrastructure politique. Même contestée, l'infrastructure demeure. Pour permettre au débat de se poursuivre non seulement sur le papier mais dans l'action. Si le bilan est complexe et ambivalent, Israël demeure la scène où doit continuer de se dérouler et se déployer le mystère d'une collectivité inquiète et tendue, dont l'identité reste repérable et indéfinie à la fois. Le sionisme n'est pas mort au moins en ce sens que le tournant qu'il a fait prendre à l'histoire des Juifs est bien réel et bien vivant. Préservé de l'ultranationalisme et de l'ultracléricalisme, il y a lieu de dessiner les contours d'un sionisme épuré, révisant nombre de ses présupposés et de ses représentations schématiques, et qui retrouverait son équilibre et sa vitalité en intégrant les doutes et les certitudes que le bilan inspire. Face au nous collectif assuré de la justesse de ses combats nationaux, au point de rester sourd aux malheurs et aux aspirations légitimes des autres, il est grand temps d'entendre la voix de la conscience déchirée qui demande des comptes et pose la question du sens de l'expérience entreprise, pour mieux la poursuivre.

La perspective historique écoulée – cent ans de sionisme – offre l'occasion de jeter un regard critique et d'esquisser un bilan provisoire. On pourra discerner d'un texte à l'autre les convergences, les correspondances et les lignes de fracture, examiner les contradictions et les limites des opinions et des positions passées en revue autant que leur adéquation au réel, leur acuité, leur actualité ; réfléchir à la part de vérité contenue en chacune d'elles ; dégager leur sens, restituer leur raison d'être, l'horizon de valeurs qui les sous-tendent, quand bien même à titre personnel, comme citoyen israélien, toutes n'emportent pas mon adhésion et mon approbation normative, tant s'en faut. Il est insuffisant de ne s'en tenir qu'à l'examen des idées : n'ont-elles pas été conçues pour nourrir une action ? C'est pourquoi il faut garder en vue les trois dimensions de sens que comporte l'action : un sens préalable lorsqu'elle n'est qu'au stade de l'intention ; un sens immédiat dans le contexte de son exécution ; et un sens ultérieur que

l'Histoire lui confère après coup, une fois ses conséquences apparues. Il sera banal et vrai pourtant de constater qu'entre les intentions des acteurs, les pratiques qu'elles ont déterminées et les effets obtenus, l'écart est parfois considérable.

Ce livre destiné à relancer le débat est d'abord anthologie ; son but, en deçà de toute polémique : permettre au lecteur de découvrir et d'écouter ces voix multiples. Leur donner une chance ; entendre leurs raisons. Révéler en les confrontant les unes aux autres ce qui les unit, ce qui les divise ; rétablir leur mouvement pour se prémunir de l'inertie ; de telle sorte qu'il soit entendu que se déclarer sioniste, c'est dire beaucoup et pas assez ; adhérer à des causes et des actions communes autant qu'à des réponses et des actions discordantes ; exhiber plus que résoudre des contradictions ; perpétuer le débat et non y mettre fin. Cette approche que je me suis appliqué à suivre dans le choix des textes m'est apparue plus honnête et modeste que la prétention présomptueuse de décréter le sens ultime des sionismes.

Genèse et principes d'une anthologie

C'est en novembre 1988 que le groupe de réflexion « Sionismes » constitué sous les auspices du Collège international de philosophie a décidé de concevoir une anthologie de textes sionistes sur la base d'un plan et d'une idée directrice définis en commun.

Le travail a consisté premièrement à opérer, dans l'immense corpus étalé sur un siècle et dans plusieurs langues, une sélection des textes jugés pertinents, propres à manifester la diversité et le pluralisme sionistes suscités par le désaccord autour des questions de culture, de nation, de territoire, d'Etat, de religion et de nation, de pouvoir et de violence, etc., qui ont affecté et affectent encore aujourd'hui le mouvement sioniste et la société israélienne. Pour mieux cerner ces différentes problématiques, on a cru bon d'adopter une structure thématique. Elaborée en collaboration avec Catherine Chalier, Martine Leibovici et Claude Sahel, elle répond, mieux que n'aurait pu le faire une anthologie articulée sur des auteurs, le plus souvent inconnus du grand public, à notre souci de reconstituer cette dynamique de débats et d'oppositions à l'œuvre dans le sionisme.

Pour établir le choix définitif, j'ai été guidé par une série de principes qu'il convient de porter à la connaissance du lecteur.

1) Tous les auteurs retenus se définissent ou se sont définis comme « sionistes », au sens large du terme, sinon tout au long de leur carrière publique, tout au moins au moment de la rédaction du texte publié. Nous n'avons pas retenu de critère institutionnel – adhésion effective à l'Organisation sioniste ou à un parti politique israélien qui, dans ses statuts, se définit comme tel –, même si la plupart d'entre eux y répondent. L'expression d'une opinion manifestant une distance considérable vis-à-vis du consensus majoritaire a été maintenue dans la mesure où, selon le propre

témoignage de l'auteur concerné, sa réflexion se situe à l'intérieur du sionisme. Outre leur fonction critique propre à alimenter le débat, ces visions dissidentes contribuent à étendre le champ des pluralités et des possibles, proposant de nouvelles sources de légitimation à un projet auquel ils restent attachés, au moins dans ses grandes lignes. Notons qu'à une ou deux exceptions près, tous les auteurs sont également identifiés comme sionistes par le public auquel ils s'adressent.

2) L'idée étant de présenter les divergences et les convergences autour du thème spécifié, les textes ont été choisis de telle sorte qu'ils semblent se répondre, en s'opposant ou en se complétant, quand bien même ils ont été écrits sans se référer les uns aux autres, en des lieux et à des années différents, dans les limites de la période établie. La disposition des textes reflète une évolution progressive d'un pôle à un autre. Nous avons respecté le titre original des textes quand il nous est apparu qu'il renseignait de manière significative sur son contenu. Le cas échéant, nous avons composé un titre à partir d'une citation tirée du texte, placé entre guillemets pour le distinguer d'un intitulé original.

3) Les auteurs sont, pour la plupart, des figures marquantes du sionisme, mais ce ne sont pas systématiquement leurs écrits ou leurs discours les plus célèbres qui ont été retenus. Certains aspects de leur pensée ont pu être écartés : pour reconstituer leur itinéraire biographique et intellectuel, le lecteur est prié de consulter à la fin de ce volume les notices biographiques conçues à cet effet.

Plus que la célébrité de l'auteur, c'est la qualité de la réflexion, la force et la clarté de l'expression qui ont été les critères ultimes de notre choix. Aussi n'avons-nous pas hésité à publier, dans certains cas, des textes qui nous étaient apparus originaux ou pertinents pour illustrer une position relative au thème retenu, même si les auteurs n'ont guère laissé de trace par la suite ou sont restés méconnus. Nous n'avons pas cru nécessaire de présenter les textes dans leur intégralité, à quelques exceptions près. Soit que les textes retenus faisaient partie d'essais ou de discours fleuves, soit qu'ils étaient insérés au milieu de considérations conjoncturelles qui ont perdu aujourd'hui de leur pertinence. Nous avons, bien évidemment, signalé les coupures et dans certains cas, résumé (en italiques entre crochets) le contenu non inséré. De ce fait, nous avons pu élargir le panorama des auteurs et des opinions qui ont contribué à alimenter les débats internes au sionisme.

Il va sans dire que la sélection proposée reflète la subjectivité de l'auteur de ces lignes. Elle m'a conduit à privilégier certaines voix quand il m'a semblé qu'elles présentaient un intérêt qualitatif contribuant à enrichir la réflexion actuelle au-delà du temps de sa rédaction et de son audience. Toutefois, je me suis efforcé de ne négliger aucune des tendances qui ont compté et participé à cette passionnante aventure intellectuelle, culturelle, idéologique et politique du sionisme. Quand elles ne figurent pas dans l'anthologie sous forme de textes, nous avons cru bon de réparer cette absence en les résumant dans les introductions des chapitres. Nous n'avons

pas un seul instant oublié que cet ouvrage devait remplir une fonction pédagogique d'information et de vulgarisation, au sens noble du terme. Si l'on vient à constater toutefois des lacunes, des erreurs, nous en revendiquons l'entière responsabilité.

Pour faciliter la restitution des textes dans leur contexte, le principe d'une périodisation historique a été établi. Elle permet de respecter la dimension synchronique en repérant à un moment donné l'éventail des positions et opinions concernant les sujets traités. Passant d'une époque à l'autre, avec le même thème pour fil conducteur, possibilité est donnée au lecteur de suivre les évolutions, les transformations, l'apparition ou la disparition de certaines problématiques au cours du siècle écoulé.

Les trois parties recoupent les grandes périodes de la conception et de la réalisation du sionisme :

1. 1881-1917 : de la fondation des Amants de Sion à la Déclaration Balfour.

2. 1917-1947 : de la mise en place du mandat britannique sur la Palestine jusqu'à son abolition en vertu de la résolution 181 de la déclaration des Nations unies prévoyant la création de deux entités souveraines – l'Etat juif et l'Etat arabe de Palestine.

3. 1948 à nos jours : de la création de l'Etat d'Israël et de la guerre d'Indépendance jusqu'à l'assassinat d'Yitzhak Rabin et l'élection au suffrage universel de Benjamin Netanyahou.

Chacune de ces parties comprend des chapitres correspondant aux thèmes principaux retenus – onze chapitres pour la première partie, cinq pour la seconde, quatre pour la troisième.

Une fois ces textes sélectionnés, l'étape suivante a consisté à confier à des spécialistes compétents le soin de traduire en français les textes qui, à quelques exceptions près, n'existaient qu'en langue étrangère, principalement en hébreu, mais aussi en anglais et en yiddish. Que soient remerciés, à cette occasion, les traducteurs qui ont directement participé à cette entreprise et ont su avec habileté venir à bout de toutes les difficultés posées par les textes : Sylvie Cohen, Hermann Lévy, Gabriel Roth et Denis Charbit pour les textes hébraïques, Sandra Golstein pour les textes en anglais et Véra Salomon pour le yiddish.

Nous avons essayé d'unifier les transcriptions des mots et noms hébreux pour donner à l'ouvrage en ce domaine l'uniformité qu'il convient. Mais nous n'avons pas été systématiques, tenant compte de l'usage. Ainsi, le son guttural « ch » est rendu par « kh » (comme par exemple Hala*kh*a, A*kh*imeïr) ; nous avons maintenu cependant la lettre « h » pour *H*aïm et A*h*ad Haam, que nous avons préférée à la transcription également utilisée : h', trop énigmatique à nos yeux.

Concernant les nom et prénoms des auteurs, il nous a paru souhaitable et conforme de choisir leur dénomination hébraïque correspondant à leur choix idéologique : par exemple, Zeev (Jabotinsky) est plus adéquat que Wladimir. En revanche, nous avons respecté l'usage pour Gershom Scholem

alors qu'il s'est appelé en Israël Gershom Shalom (et Gerhard Scholem à l'état civil en Allemagne).

Nous avons beaucoup hésité sur la majuscule à mettre ou à ne pas mettre au mot « juif ». La règle en français veut qu'on use d'une minuscule pour les membres d'une confession religieuse tandis que la majuscule s'applique aux membres d'un peuple. Le sionisme étant une doctrine proclamant le fait national juif, l'usage d'une lettre capitale s'imposait. Peut-on imaginer, pour un sioniste, un signe plus éloquent de son accession à la dignité d'une nation à part entière que celui d'orthographier son appartenance nationale par une majuscule ?

Mais plus que ces détails plus ou moins mineurs, une autre question de cette nature mais autrement plus délicate devait être résolue. Par quel terme désigner le nom du pays vers lequel les sionismes se sont tournés et incarnés ? Israël ? *Eretz Israël* ? ou Palestine ? Le premier désigne aujourd'hui principalement l'Etat qui porte ce nom ; *Eretz Israël* (ou également Sion) est le nom hébreu systématiquement employé dans toute la littérature hébraïque ; tandis que Palestine, outre qu'il est le terme admis en Occident, devient, à partir des années 20 et surtout depuis 1948, après un usage partiel à l'époque médiévale, le nom de la terre revendiquée par les Arabes en arabe (*Falastin*). Palestine ou *Eretz Israël* ? La réponse à cette question est en elle-même un enjeu décisif, significatif, lourdement connoté sur le plan idéologique. Aucune de ces dénominations ne peut prétendre à la neutralité, à l'objectivité, tant elles sont insérées dans la dispute. Ecrivez *Eretz Israël* ou « Palestine », la couleur est annoncée, semble-t-il, tout le reste est littérature. Chacun des syntagmes en tant que tel renvoie à un rapport de proximité, d'intimité et de priorité, à une correspondance terme à terme entre un pays et un peuple. Palestine/*Eretz Israël* charrient tous deux une histoire, une mémoire préexistantes au conflit. Ce dernier, inévitablement, confère aux deux appellations la signification péremptoire d'un attachement exclusif. A cet égard, toutes les solutions fondées sur la reconnaissance mutuelle, les frontières souveraines dessinées pour que se taisent les armes ne remettront pas en cause le fait que ce que l'un désigne comme Palestine est pour l'autre *Eretz Israël*, et vice versa ; personne à ce jour n'a proposé le néologisme d'« Israpal » ou de « Palisra », inconsistant sur le plan historique quand bien même il n'est pas dépourvu de sens sur le plan moral en termes de reconnaissance assumée et intériorisée d'une légitimité réciproque.

Que faire ? Si nous nous en étions tenus au mot employé par les auteurs des textes, c'est *Eretz Israël* qu'il aurait fallu utiliser systématiquement, à quelques exceptions près. Il est extrêmement rare de trouver sous une plume hébraïque la mention de *Palestina*. Il nous a semblé donc honnête de respecter le vœu de l'auteur, en particulier quand la terre d'Israël est mentionnée dans une optique romantique, historique et culturelle. C'eût été, selon nous, un contresens de lire dans un texte signé Buber ou Ahad Haam l'expression d'une « nostalgie pour la Palestine », par exemple. Le mot ne leur est pas inconnu : ils savent que c'est ainsi que les nations appellent le

pays auquel ils s'identifient, mais ils lui préfèrent, sans que cela fasse l'objet d'une hésitation quelconque, *Eretz Israël* (ce qui ne les empêchera pas, soit dit en passant, de reconnaître pleinement la présence des Arabes dans le pays et d'en tirer les conséquences politiques nécessaires). En revanche, quand les textes traitent directement des rapports avec les Arabes ou indirectement s'y réfèrent en relatant la question du peuplement et de la colonisation du pays, il nous a semblé justifié de traduire *Eretz Israël* par « Palestine » pour mieux faire ressortir la dimension du conflit inhérent.

Enfin, nous avons placé en annexe quelques pages utiles à la compréhension générale comprenant :

– La biographie commentée des auteurs dont les textes ont été retenus dans l'anthologie.

– Une chronologie assez détaillée des événements qui ont marqué l'histoire du sionisme et d'Israël.

– Un glossaire des noms et des notions relevant du judaïsme, de l'histoire d'Israël ancienne et contemporaine, apparaissant au fil des textes.

– Enfin, une bibliographie des ouvrages disponibles en français sur le sionisme et l'Etat d'Israël.

Remerciements

Ce travail n'aurait pu voir le jour sans l'appui que j'ai trouvé auprès du Collège international de philosophie qui est à l'origine du projet et a pris en charge la totalité des dépenses occasionnées pour la traduction des textes reproduits dans l'ouvrage. Nous avons pu bénéficier également du soutien de la collection « Menorah » qui, associée depuis plus de quarante ans aux Editions Albin Michel, a apporté son concours financier en vue de la publication finale de l'ouvrage.

Je voudrais remercier les membres du groupe « Sionismes » et en particulier Catherine Chalier, Martine Leibovici et Claude Sahel, pour leur soutien moral et leur lecture attentive et pertinente ; mes parents à qui je dois une expérience vécue du sionisme indispensable et complémentaire de la connaissance que procurent les livres ; ma famille et mes amis qui avec discrétion et complicité m'ont accompagné dans cette longue aventure ; enfin, Myriam, mon épouse, pour les réserves inépuisables de patience et d'écoute qu'elle a révélées, trouvant en elle ainsi qu'en Lia, notre fille, l'apaisement et la confiance nécessaires pour surmonter mes doutes, mes inquiétudes et continuer.

LIVRE I

1881-1917

EXODE

Elle qui fut humiliée parmi les peuples
et abreuvée d'amertume, elle marchera la
tête haute, elle triomphera, et l'on dira encore :
« Qui est-elle donc, celle qui s'élève ainsi ? »

Rituel

Israël, Israël, peuple entêté de vivre ;
Il faut fuir, Israël, toutes ces fausses patries.
Tu aimes ces pays où tu es entassé,
L'air, le soleil, les vents, les neiges et les plaines ;
Les fleuves où tes filles prirent leur premier bain,
Les bois où tu erras traqué comme une louve,
Les maisons d'où tes fils furent défenestrés.
Arrache de ton cœur ces sols de servitude ;
Prends le pain sans levain et les herbes amères ;
Ceins tes reins, prends ton bâton, chausse tes pieds.
Marche vers Odessa, vers Hambourg ou vers Brême,
L'océan se fendra de nouveau devant toi.
Les chefs de tes tribus ont parcouru le monde,
Ont reconnu pour toi de nouveaux Canaans.
Prends ta hache, Israël ; abats tous ces vieux arbres ;
Prends ton pic, prends ta bêche, défonce ces sols vierges ;
Elève des abris, des fermes, des hameaux ;
Fais paître tes troupeaux, plante, greffe, ensemence
Et moissonne. Et parmi le miel de tes abeilles,
Le lait de tes brebis, le raisin de tes vignes,
Tu verras se dresser, convalescente et jeune,
Ta fierté, Israël.

André Spire, *Poèmes juifs*.

CHAPITRE I

L'URGENCE D'UNE SOLUTION NATIONALE

Si le contenu de l'idée sioniste nécessite de prendre en compte l'impact de la transmission d'une mémoire juive dans laquelle elle puisera quelques-uns de ses aspects les plus fondamentaux qui permettront de donner corps et substance à son projet (tels que la nation juive, la langue hébraïque, la terre d'Israël), il ne reste pas moins vrai que son apparition et son inscription durable dans l'Histoire relèvent de conditions historiques et de contingences qui se sont cristallisées à la fin du XIXe siècle en Europe centrale et orientale. Plus précisément, c'est la réalité d'une insécurité physique et d'une discrimination accentuée couplée au sentiment que l'avenir ne promet pas d'être radieux pour les Juifs qui détermine l'urgence d'une solution nationale. Elle présente le mérite, aux yeux de ceux qui la conçoivent, d'être inédite, toutes les autres propositions ayant révélé leurs limites et leurs effets contre-productifs, et d'en appeler à la volonté et à l'autonomie de la collectivité juive élevée au rang de nation potentielle.

S'il est également indéniable que le romantisme national triomphant en Europe a joué un rôle majeur dans l'émergence d'un protosionisme conçu sur le modèle de la Grèce, de l'Italie et des mouvements du « Printemps des peuples », c'est bien l'aggravation inattendue de la situation matérielle et physique du peuple juif en Russie qui, précipitant la marche lente des idées, transforme cette nostalgie latente en impulsion active capable de mobiliser des intellectuels, puis des masses. En 1881 et 1882, la vague de pogroms consécutifs à l'assassinat du tsar Alexandre II, opérés avec le consentement, voire l'encouragement des autorités, puis le renforcement des mesures de discrimination économique et sociale ouvrent une période d'instabilité dont le signe le plus marquant fut l'émigration de plusieurs centaines de milliers de Juifs vers les Etats-Unis. Les espoirs d'une émancipation imminente venue d'en haut étaient définitivement balayés. La communauté juive de Russie (qui constituait alors plus de 70 % des Juifs dans le monde) était désormais partagée entre ceux qui plaidaient pour une révolution socialiste en Russie et ceux qui estimaient que les Juifs n'avaient rien d'autre à faire qu'à s'expatrier vers le monde libre. Revenus

de l'Emancipation comme panacée sur laquelle ils avaient longtemps parié, certains se demandaient s'il ne convenait pas de fixer une autre destination que les Etats-Unis ou l'Europe, et de concevoir un autre projet que celui de reconstituer une communauté diasporique de plus. N'était-il pas préférable et même impératif de renouer avec la Palestine en vue de mettre fin à l'Exil mais aussi à la persécution, à la misère et à la dépendance politique ? C'était moins une affaire de nostalgie romantique qui se trouvait là comblée qu'un désir de s'aligner sur le modèle de l'Etat-nation qui, en offrant protection et sécurité à ses ressortissants nationaux, correspondait mieux aux attentes d'une communauté déterminée à s'en sortir. La « question juive », autrement dit le refus d'intégrer les Juifs dans l'ordre juridique, politique et social, persistait, et voilà que l'antisémitisme, que l'on tenait pour un ultime vestige de l'ère prémoderne, prenait une signification politique majeure. Le projet du retour à Sion forgé quelques décennies auparavant comme une lointaine idylle pour les temps futurs parut alors pour ces intellectuels en rupture de ban une solution adéquate, propre à fournir sinon une solution immédiate du moins une perspective plus optimiste et concrète.

Il apparut bien vite que cette crise qui était née en Russie et semblait devoir être circonscrite à cette marche orientale de l'Europe privée de liberté allait submerger toute l'Europe. Des ligues, des partis, des courants antisémites voyaient le jour un peu partout, y compris en France où, montant de toutes pièces l'affaire Dreyfus, le complexe militaro-clérical nationaliste et contre-révolutionnaire s'annexait l'antisémitisme, apanage, jusque-là, de la gauche, pour en faire la pierre de touche de ses obsessions conspiratrices. Theodor Herzl, habité lui aussi par un pessimisme fin de siècle quant à l'avenir des Juifs en Europe, tirera néanmoins de sa foi dans le progrès et de son désir d'action les éléments d'un nouvel optimisme de la volonté.

– Le leitmotiv des premiers discours sionistes consiste principalement à dresser le bilan de la misère juive, à faire le récit des multiples persécutions, discriminations et exactions dont les Juifs sont les proies. Par-delà ces descriptions objectives, il s'agit de faire admettre la réalité de crise affectant les Juifs ; de les convaincre que derrière l'intensité variable des crises, malgré les avatars et les spécificités des situations locales, il existe entre elles une similitude profonde qui appelle, en conséquence, une solution unique et universelle : l'Etat juif. Mais le discours ne s'arrête pas à la constatation d'un refus quasi unanime de l'Europe d'intégrer ses Juifs : l'appel de Lilienblum pour une renaissance nationale (texte nº 1), écrit dans le sillage des pogroms de 1882, ne se prive pas de blâmer la faiblesse de la réaction juive qu'il impute à une tradition de survie qui se contente d'accommodements provisoires alors que le sionisme, rompant avec cette logique à courte vue, propose une solution définitive.

– Cette ubiquité de l'antisémitisme ébranle les certitudes d'une minorité de Juifs de l'Est ainsi que de l'Ouest concernant ce qui apparaissait comme la fin de l'histoire des Juifs, progressivement absorbés au sein des nations. Max Nordau (texte nº 2) dresse le tableau de cette permanence de

la haine, dans son discours au premier congrès sioniste en 1897, soulignant l'unité (négative) de destin du peuple juif. Persécution physique à l'Est et illusion émancipatrice à l'Ouest sont les deux aspects complémentaires d'une seule et même réalité où le Juif est toujours de trop.

– Pinsker (texte nº 3) s'interroge sur les résistances juives psychologiques à suivre une démarche nationale. Tout en prenant garde de ne pas « rejeter sur nos ancêtres les responsabilités de cet état de choses », il impute cette déficience nationale à la pression des peuples, mais aussi à la tradition messianique qui a pour effet de neutraliser toute volonté d'action immanente puisque tous les espoirs sont placés dans une intervention de la justice divine reportée à la fin des temps.

– Visionnaire ou prophète de malheur, l'écrivain Yossef Haïm Brenner (texte nº 4), dans la lettre qu'il adresse à ses frères juifs au lendemain du pogrom de Kichinev en 1903, annonce sur un ton apocalyptique que la catastrophe est devant eux ; les Juifs font et feront longtemps encore les frais des convulsions du monde moderne. Il s'en prend à toutes les illusions idéologiques, de la foi religieuse au credo révolutionnaire, qui troublent la lucidité froide avec laquelle il faut saisir le réel. Seule la création d'un foyer juif en Palestine offrira, sous certaines conditions, la possibilité d'échapper à l'enfer de la condition juive multiséculaire, marquée par la persécution et l'humiliation continuelles. Ce tournant dans l'histoire juive, quand bien même tient-il à une appréhension de la condition juive réelle, ne peut réellement s'opérer, souligne Brenner (texte nº 5), si l'on n'a pas au préalable pris conscience de la mystification et de la vanité du mythe de l'élection du peuple juif.

Ces différents textes montrent bien qu'à l'origine la motivation dominante qui anime les premiers sionistes est la détermination à résoudre radicalement une situation contingente qu'ils tiennent pour durable : le malheur juif. La résurrection de la nation juive, le retour en Terre promise, la renaissance de la langue et de la culture hébraïques allaient offrir la dimension positive, la coloration de l'idéal, la veine utopique-restauratrice, en un mot, le supplément d'âme destiné à mobiliser l'imagination et l'ardeur nécessaires à l'entreprise. Mais pour que l'idée sioniste descende du ciel des idées, pour qu'elle habite les consciences et génère une action, il avait bien fallu que la condition juive parvienne à cet état de crise aigu ressenti comme insupportable et intolérable, justifiant une solution de rupture dont la vertu essentielle était d'ouvrir une brèche.

1. De la résurrection d'Israël

Moshe Lev Lilienblum

L'homme forge lui-même son destin et sa condition n'est que le fruit de sa volonté. C'est ce que diront les philosophes qui refusent de voir dans le sort un despote stupide et capricieux ; pour eux, il n'est qu'un enchaînement d'actes voulus ou acceptés. En d'autres termes, ce qu'on nomme « destin » n'est que la somme des pensées et des actions d'un individu ou d'une communauté, ce résultat-là et non un autre. C'est dans cette optique que nos sages ont écrit : « Ne crois pas celui qui te dit : J'ai peiné, mais je ne suis pas arrivé à mes fins ». Dans le même esprit, l'adage populaire nous rappelle que « rien ne résiste à la volonté ».

Si nous, fils d'Israël, endurons depuis des siècles tous les malheurs et tribulations du monde, si nous errons d'un pays à l'autre sans trouver un havre de paix ni même un peu de compassion humaine, si nous brûlons sur les bûchers, connaissons les prisons et la bestialité des pillards et des foules déchaînées, si nous sommes vilipendés sous la plume des faux intellectuels et autres cuistres, ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre, car nous sommes les seuls responsables de notre condition ; autrement dit : si notre destin se déroule sous les signes de la honte et de l'avilissement, c'est que nous l'avons bien voulu.

Que les choses soient claires : je ne parle pas ici de nos ancêtres à l'horizon étroit – ceux de l'époque biblique – dont les zizanies et luttes intestines ont provoqué la déchirure d'Israël en deux royaumes ennemis après la mort de Salomon, et qui, épuisés par leurs guerres fratricides, ont offert, à des époques différentes, des proies faciles aux peuples plus puissants qu'eux. Je ne parle pas non plus de ceux qui leur ont succédé et qui, en dignes descendants de ce Bédouin qu'était Térah, adoptèrent la vie nomade et son credo, « Mon pays est là où je me sens bien », et se sont éparpillés dans maints pays étrangers après l'exil de Babylone. Et c'est la raison pour laquelle notre patrie affaiblie est tombée comme un fruit mûr dans les mains de Rome. Non, je ne parle pas de tous ceux-là, mais de nos pères, ceux des dernières générations, depuis le Moyen Age jusqu'au siècle dernier ; ce sont ceux-là qui ont forgé le destin qui est encore le nôtre, parce qu'ils l'ont bien voulu.

Car il faut se poser la question : durant quatorze siècles, depuis le début du Moyen Age, n'y a-t-il vraiment pas eu un seul moment propice au retour des fils d'Israël sur la terre de leurs aïeux ? Les exilés d'Espagne qui se sont installés un peu partout dans le pays de Torquemada ne pouvaient-ils vraiment pas pousser un peu plus loin et revenir en *Eretz Israël* ? Au début du XVIIe siècle, don Joseph Nassi reçut en cadeau du sultan ottoman Soliman la ville de Tibériade et ses environs ; il voulut y créer des colonies juives, mais il échoua. Pourquoi ?

Et que nous ont donné les vagues d'émigration des années 1880 et 1881 ? Des dizaines de milliers de Juifs ont fui en Amérique, pendant que des milliers d'autres tentaient leur chance en *Eretz Israël*. On a vu alors fleurir des associations, des orateurs haranguer les foules, des appels et des proclamations retentir dans toutes les villes et bourgades ; il y a eu la fameuse assemblée de Kiev, convoquée par les dirigeants d'associations de différentes villes. Et soudain, le silence est retombé, comme par magie. N'est-ce pas là la preuve que nos pères acceptaient, tout comme l'acceptent aujourd'hui leurs dignes fils, d'être la lie de la terre, un peuple méprisé et bafoué ? Que nous nous complaisons dans notre condition de bohémiens sans feu ni lieu ? Car s'il en était autrement, nous n'aurions épargné aucun effort pour nous arracher à notre « destin » et sortir de notre condition intenable, celle d'un peuple de nomades ! Sinon, pourquoi provoquer l'ire des notables alors que nos ennemis nous mettent sur un pied d'égalité avec les Tsiganes ? Le sentiment national, l'amour de notre patrie ancestrale et l'aspiration à une vie normale, à l'instar de tous les autres peuples, sont-ils plus forts chez nous que chez les Tsiganes ? Ne sommes-nous pas, au contraire, plus bas qu'eux ? Car les Tsiganes, eux, n'ont ni histoire ni patrie historique, et de ce fait, ils ne sauraient aspirer à une vie nationale à l'instar des autres peuples. Mais nous ? Nos amis comme nos ennemis nous montrent le chemin de notre patrie historique, mais nous fermons les yeux et nous bouchons les oreilles pour ne pas voir ni entendre. Nous rejetons l'idée même d'une résurrection de notre souveraineté d'antan et préférons cette vie avilissante à celle de sujets libres sur leur terre. Nous méritons notre sort actuel parce que nous l'avons voulu et nous avons choisi nous-mêmes la voie qui mène à notre situation.

Mais ces gens qui sont opposés à la résurrection de notre souveraineté nationale ont certainement leurs raisons pour le faire, à moins qu'ils n'attendent un salut quelconque. Aussi les porteurs d'idées neuves ont-ils pour devoir de leur dessiller les yeux et les convaincre de leur erreur. Ils comprendront alors combien il est vain d'espérer un autre salut. Ils reconsidéreront peut-être notre situation et finiront par aspirer, eux aussi, à une vie normale, naturelle, en un mot, une vie nationale, apanage de tout être humain. C'est à cette condition que nous pourrons nous libérer de nos chaînes et marcher dans la voie que nous aurons librement choisie.

Les adversaires de notre résurrection peuvent se diviser en deux camps. Le premier rassemble les indolents et les indifférents, qui répugnent à l'idée du moindre effort à faire hors des frontières des pays où nous vivons pour

améliorer notre condition. Le second regroupe ceux qui s'opposent délibérément et en toute lucidité à la renaissance de notre nation dans sa patrie ancestrale. Sous la bannière des premiers, on trouve tous les nantis, dont les vues et positions coulent de source, même s'ils ne les ont pas exposées sur la place publique ou dans les revues et journaux. Ils n'ont que très peu souffert des violences et mauvais traitements réservés à nos frères, voire peut-être pas du tout ; ils n'y voient d'ailleurs que des incidents de parcours purement fortuits ; ils n'ont aucune notion de la misère extrême de nos masses populaires, et pour cause : ils vivent dans la sécurité et l'aisance et, de ce fait, ne comprennent pas la grande peur du peuple. Qu'avons-nous donc à craindre ? semblent-ils dire. Et qui a bien pu pousser cette bande de farfelus et de fainéants à claironner publiquement ces fadaises de résurrection nationale ? Lorsqu'ils abordent néanmoins le problème, c'est sur le mode de cet appel adressé aux Juifs dans une revue russe et rédigé dans le style déclamatoire propre au théâtre, sous le titre : « Les jeunes veulent *Eretz Israël* !... Mais ces énormités exigent de l'argent, beaucoup d'argent et qui les autorise à disposer de nos deniers ? »

Ce deuxième camp est aussi celui de la classe érudite, de ceux qui se veulent sujets russes, polonais, allemands, etc. Ce sont les Juifs assimilés, dont les seuls liens avec leur peuple se manifestent à leur naissance et à leur mort, puisqu'ils figurent comme fils d'Israël sur les listes communautaires de leurs rabbins. Ceux-là s'efforcent de masquer la vérité par des paroles de consolation aussi vaines qu'hypocrites : « Toutes ces fureurs ne sont que choses insignifiantes et passagères... », « Israël en a vu d'autres... », « La civilisation et l'amour de l'homme étendront leurs ailes sur le monde entier et leurs lumières chasseront les ténèbres, y compris la xénophobie et l'antisémitisme » ; et encore : « Les Juifs ne forment pas un seul et même peuple, mais seulement une religion. Ils ne peuvent donc prétendre à l'autonomie. »

Ces couplets et bien d'autres du même cru nous sont servis à l'envi dans les publications de ces bonnes âmes métissées. D'autres, surtout les philosophes du Nord, qualifient toute idée se rapportant à la renaissance de notre nation, y compris la fondation de colonies en *Eretz Israël*, de fantasmes et même de transgression des lois du pays.

Mais l'avenir nous dira qui avait raison : ces pères tranquilles bardés d'indifférence et les tenants de la *Haskala* aux belles phrases hypocrites, ou bien les hommes d'action lucides ?

Tous les sociologues qui ont étudié la situation des Juifs en zone d'assignation sont unanimes pour dire qu'ils vivent dans un état de pauvreté extrême. Mais pour ne pas ennuyer le lecteur par de longues dissertations fastidieuses, je me contenterai de relater la situation tragique de nos communautés en général dans toutes les zones assignées aux Juifs et dans les bourgades environnantes, avant les pogroms, soit durant l'hiver 1881.

Ci-après quelques cas qui se passent de commentaires :

[Lilienblum, sur la foi de reportages publiés dans la presse, donne quelques exemples de la détresse matérielle des Juifs en Russie.]

Berditchev : « Le pain constitue chez nous le problème essentiel. Ainsi, je connais quelques familles qui meurent littéralement de faim. (...) En guise de vitre aux fenêtres, on utilise de vieux papiers et des chiffons. Les enfants sont pâles, maigres à faire peur, affaiblis et déjà ridés, comme s'ils avaient vieilli avant l'âge. » (Revue *Rassvet*, 1881, nº 8.)

Babroïsk : « La cherté de la vie et la faim ne cessent d'empirer ici. Nos pauvres, des Juifs pour la plupart, souffrent beaucoup et meurent comme des mouches. » (Revue *Vilensky Vestnik*, 1880, nº 8.)

Si l'on ajoute à tout cela qu'il existe de nombreuses petites bourgades en Russie ne disposant d'aucun organe de presse pour diffuser leurs nouvelles locales, on imagine aisément les conditions qui y règnent...

Si à cette description de la situation des Juifs d'avant les pogroms nous faisons suivre celle qui lui a succédé, si nous y ajoutons les persécutions et mesures discriminatoires, les décrets et leurs effets, nous aurons un tableau désespéré de la condition juive dans cette ville... Ici, les miséreux des zones d'assignation sont aussi livides que les morts ; ils sont vêtus de guenilles qui ne couvrent même pas leur corps. Les autres, ceux qui sont vêtus convenablement et qui semblent avoir mangé jusqu'ici à leur faim, viennent des districts intérieurs et des villages entourant les grandes villes, d'où ils ont été expulsés. Ce sont les « nouveaux » dans la zone d'assignation, donc exposés, eux aussi, aux privations et tribulations de toutes sortes. On trouve parmi eux des enseignants, employés de chemins de fer, employés d'administration, négociants en spiritueux, etc. Ils sont dorénavant sans emploi. Privés de leur gagne-pain, ils sont condamnés à la misère. A un échelon plus bas, nous trouvons des métayers et des tâcherons travaillant au forfait. Contraints de manger leurs dernières ressources, ils se jettent sur tous les petits négoces de l'endroit, lésant ainsi les commerçants autochtones. Et enfin, les médecins et pharmaciens réduits au chômage. Et tout ce monde côtoie ceux qui ont été dévalisés et ruinés, condamnés à la mendicité et mêlés aux réfugiés venus d'autres contrées...

La grande misère des masses juives et la ruine des classes prospères, réduites à la pauvreté par des mesures administratives discriminatoires, ne font qu'empirer et l'on sait que la misère est mère de la délinquance, de la mort...

Quel est le sort réservé à nos fils, la génération qui grandit aujourd'hui ? Ils ont toutes les difficultés à être admis dans les écoles et, lorsqu'ils sont acceptés, ils y connaissent les plus basses humiliations. Quand ils ont enfin terminé leurs études, ils ne trouvent pas de travail. Nous n'avons que trop de petits artisans, d'employés de boutiques et de petits commerçants ; quant au travail de la terre, il leur est interdit par les « lois ». Que faire, dans ces conditions, et où trouver le salut ?...

Tout ce qui précède m'a été rapporté par des gens simples, des gens du peuple, et non par des gens chatouilleux sur le chapitre de l'honneur ; des opprimés qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui ne

comprennent que les besoins immédiats de leur survie, ceux que l'homme a en commun avec la bête. Mais ce problème acquiert une dimension autrement importante dès qu'on le traite dans une vision humaine, dans l'acception véritable du terme, dès qu'on le considère non plus avec des yeux d'esclaves, mais en hommes libres, qui font passer leur dignité bien avant les besoins du ventre.

Cela fait plus de deux mille ans que nous sommes persécutés par différents peuples. Nous avons été livrés pieds et poings liés aux pharaons en Egypte, où nous étions alors étrangers, tout comme nous le sommes partout jusqu'à ce jour. Nous avons été décimés par les chrétiens de Rome, durant les croisades, à l'époque de la Peste noire, en Espagne, sous la férule de Chmielnicki, et nous sommes persécutés aujourd'hui encore. Et je ne parle pas des actes de banditisme, des expulsions et des conversions forcées que nous avons connus dans certains pays et dont la menace pèse en permanence sur nos têtes. Chaque fois que la populace s'est déchaînée, nous sommes tombés comme des mouches ; le feu, l'épée et la folie meurtrière de la populace nous ont décimés au point que notre peuple ne compte aujourd'hui qu'à peine 8 millions d'âmes, bien que vieux de trois mille cinq cents ans et plus, alors que de nombreuses nations bien plus jeunes en comptent des dizaines de millions.

Toutes ces persécutions, ces expulsions, ces conversions forcées ne sont pas finies, mais nous ne voulons toujours pas descendre des volcans sur lesquels nous vivons encore ; nous nous consolons toujours avec des raisonnements dont la vanité n'a d'égale que la candeur : « Ce n'est pas grave... les Juifs ont connu des souffrances bien pires et le judaïsme est toujours vivant. » Mais tous les Juifs qui ont été brûlés, égorgés ou qui ont été torturés à mort pour rester fidèles à leur foi sont-ils vraiment heureux de voir que le judaïsme n'a pas encore été saigné à blanc, qu'il lui reste encore quelques gouttes de sang dans les veines et qu'il est appelé à connaître encore de nombreuses années de souffrance et de massacres ? Ces perspectives sont-elles faites pour vous consoler lorsque vous aurez sur la gorge le couteau de quelque antisémite sanguinaire ? Puiserez-vous réconfort de savoir que le Juif éternel errera sans fin sans trouver le calme et le repos ? Et qui d'entre nous peut être certain de ne pas trouver une mort violente lorsque le feu des pogroms se rallumera en Europe ?

Mais laissons ces cas d'exception tels que conversions forcées et massacres et portons notre attention sur la vie des Juifs et leur condition dans les contrées où ils jouissent déjà de l'égalité des droits. Nous verrons alors que même dans ces pays, la situation de ces Juifs, en tant que tels, est toujours humiliante, qu'ils subissent encore la coercition et la honte, qu'ils ne connaissent la sécurité que parce qu'ils sont acceptés en tant qu'êtres humains, mais rejetés en tant que Juifs.

Tout d'abord, la vie des Juifs n'est pas réglée par un certain ordre, dans le cadre d'un régime donné, c'est là une situation factice et il ne peut en être autrement. Tout peuple normal vit sur sa terre, des produits de son sol, dans son espace géographique et sur ses ressources intérieures. Sa situa-

tion et ses conditions de vie déterminent son profil social : intelligentsia, travailleurs de force, professions libérales et classe aisée. Mais nous, qui sommes étrangers, qui venons partout après la répartition du travail et des biens entre les citoyens du pays, nous en sommes réduits à vivre de l'air du temps, par notre simple bon sens. Le nombre de nos universitaires et intellectuels, ceux qui vivent de leur pensée et de leur intellect, n'est pas proportionnel à celui des travailleurs manuels, lequel n'est pas non plus, chez nous, équilibré et constant. On pourrait comparer le corps de notre communauté à un géant aux pattes de poulet. Et, une fois encore, un tel phénomène est absolument anormal.

Les Juifs ne jouissent pas de la liberté d'expression. Gladstone s'irrite contre eux et les accuse d'être conservateurs. Bismarck critique leur libéralisme. Les Tchèques les menacent de leurs foudres en leur reprochant de ne pas manifester de patriotisme tchèque et d'opposition à l'Allemagne ; les Allemands, de leur côté, exigent des Juifs qu'ils prennent fait et cause contre les Tchèques et les Polonais. Quant à nous, Juifs, c'est avec une patience et une soumission d'esclaves que nous écoutons sans broncher toutes ces accusations.

Cela fait plus de six siècles que nous essayons en vain de prouver à tous les peuples d'Europe que nous ne mangeons pas de chair humaine et ne buvons pas de sang chrétien ; cette ignominie, dont nous avons tant souffert, n'éveille aucune révolte dans nos cœurs ! Nous nous considérons encore heureux lorsqu'un chrétien éclairé et bien intentionné témoigne qu'effectivement le sang humain n'entre pas dans notre menu de Pâque. Et c'est dans cette honte, sous ces affronts que nous acceptons de vivre !

C'est la tête basse et presque à genoux que nous écoutons toutes ces calomnies sur notre compte. Ici nous avons tué leurs saints, là-bas nous avons volé leurs hosties, hier nous avons empoisonné leurs puits, aujourd'hui nous égorgeons des enfants chrétiens. Un jour, nous sommes de dangereux socialistes et le lendemain, des oppresseurs et des prévaricateurs. D'un côté, nous ne voulons pas travailler et d'un autre, nous nous précipitons sur tous les métiers, professions artisanales et négoces ; nous sommes des ignares, mais nous avons envahi la littérature, les journaux et les revues ; nous sommes des mécréants et des athées, mais aussi des bigots fanatiques ; nous sommes une épidémie pour nos voisins, une nuée de sauterelles, de vers de terre qui rongent le corps social ; nous aspirons à dominer le monde entier, et ainsi de suite. Nous nous contentons de serrer les poings, et dans notre bassesse d'esclaves soumis, nous nous excusons devant nos contempteurs sourds, nous traduisons nos ouvrages pour donner à tout un chacun, quel qu'il soit, un compte rendu de nos actes et de nos pensées ; en d'autres termes : « Oyez braves gens et nobles cœurs, vous voyez bien que tuer un homme nous est interdit ; il nous est défendu d'abuser vos frères et de transgresser vos lois. » Nos juristes et statisticiens leur prouvent que nous sommes utiles à la société et qu'en tant que vaches laitières et moutons à laine, nous sommes une bénédiction pour ceux qui nous possèdent. Nos érudits ne cessent de nous répéter que nous sommes

des orphelins adoptés, partout et toujours ; et à ce titre, nous ne pouvons nous permettre de susciter la colère de qui que ce soit ; nous devons, au contraire, nous prosterner devant le dernier des hommes, nous garder de porter des bijoux pour ne pas provoquer la jalousie des nuées de va-nu-pieds (bien que, pour eux, la notion d'« honnête homme » se confonde avec celle de vie de luxe).

Mais il faut bien dire que nous n'avons pas l'air de souffrir outre mesure d'être ainsi en permanence sur le banc des accusés, de toujours devoir nous confondre en excuses pour des crimes inexistants... et pas davantage de notre condition d'orphelins adoptés. Ne voyons-nous pas que cette notion de « fils adoptifs » appliquée à tout un peuple est une aberration ? Les « patries ancestrales » ont-elles vécu, ou le berceau de notre peuple n'est-il plus de ce monde pour que nous soyons considérés comme orphelins et fils adoptifs ? La terre de nos aïeux aurait-elle adopté un autre peuple ? Elle est plus ou moins habitée par des Arabes ? Et alors ! ne peut-on la leur racheter petit à petit ? Non pas des orphelins adoptés, mais plutôt des vagabonds misérables, voilà ce que nous sommes ; des mendiants bannis de leur foyer détruit, qui n'ont pas le courage de le rebâtir et préfèrent vivre en étrangers dans des demeures étrangères. Nous nous considérons comme un peuple intelligent et comblé de dons, mais en fait, nous sommes dénués de tout bon sens. (...) L'historien Mommsen nous conseille d'embrasser la foi chrétienne, pour disparaître de la face de la terre en tant que peuple spécifique ; et que dire de ce Katos, grand patriote hongrois, qui s'est posé en défenseur des Juifs de son pays, non pas pour ce qu'ils sont – des êtres humains – mais pour ce qu'ils pourraient être : des alliés utiles de la Hongrie dans son conflit avec l'Autriche ; il nous propose donc de disparaître en nous fondant dans la population du pays par des mariages mixtes. Lors du dernier débat au Parlement hongrois, les orateurs libéraux et autres y sont allés de leurs discours philosémites, tout en soulignant leur espoir de voir les Juifs hongrois s'assimiler totalement aux Magyars.

On voit que nous ne nous attardons pas seulement sur les aspects négatifs de notre situation, mais aussi sur ce qu'elle peut avoir de positif. Cette « figure souriante » de notre condition, qui nous tombe dessus par hasard, cette « idylle » due à leur bon plaisir, nous la vivons comme un phénomène merveilleux, un « progrès » dans la voie d'une solution à la question juive. Et nous voici prêts devant cet assaut d'amabilités à changer de couleur en nous livrant à des pitreries lamentables, disposés à sacrifier entièrement le meilleur de nous-mêmes pour devenir des Aryens véritables, des fils de Jephteh, même si la chose est impossible aux fils de Sem que nous sommes. Car une telle « métamorphose » se paie par l'annihilation de l'esprit, opération dont on sort toujours perdant : on y perd ses qualités innées, sans pour autant en acquérir de nouvelles.

Tout comme nous essayons de feinter sur notre spécificité spirituelle, nous nous efforçons de cacher notre condition réelle. Nous nous réjouissons lorsque personne ne parle de nous et notre joie est à son comble lorsqu'on veut bien ignorer l'identité de notre être. Nous louons la sagesse et la bonté

de tel gouverneur auquel on demandait : « Combien de Juifs compte votre pays ? » et qui a répondu : « Dans mon pays il n'y a pas de Juifs, mais des Français... » Mais pourquoi encore ergoter ? Nous-mêmes, n'avons-nous pas honte de nos origines ? Nous maudissons le jour où nous sommes nés juifs et, malgré toute notre haine pour le judaïsme, nous sommes incapables de nous en détacher. Et nous acceptons tout cela !

C'est en vain que nous nous faisons gloire de nos grands hommes, des géants de l'esprit comme Moïse, les Maccabées, Spinoza et combien d'autres. Mais ils étaient des géants, alors que nous... Si nous avions le respect de nous-mêmes, nous nous efforcerions de vivre dans la dignité en aspirant à notre but. Mais nous ne sommes que de vils esclaves, dénués de tout sentiment de l'honneur. « Crachez-nous au visage, bonnes gens, foulez-nous à vos pieds, mais laissez-nous gagner notre morceau de pain ! »

De la résurrection d'Israël sur le sol de la terre de nos pères (extraits), 1884,
in M.L. Lilienblum, *Œuvres complètes*, t. IV,
Odessa, éd. Shmaryahou Tsatlin, 1913, pp. 33-51.

2. La situation des Juifs dans le monde

Max Nordau

Les rapporteurs spéciaux pour chaque pays vous décriront en détail la situation de nos frères dans les différents Etats. Quelques-uns de leurs rapports m'ont été communiqués, d'autres pas. Mais sur les pays au sujet desquels je n'ai rien appris par mes collaborateurs, j'ai quelques connaissances, puisées à diverses sources, de sorte qu'il me sera peut-être possible d'entreprendre l'esquisse d'un tableau général de l'état de l'ensemble du judaïsme à la fin du XIXe siècle.

Ce tableau, on pourrait le brosser avec une seule couleur à peu de chose près. Partout où les Juifs habitent en nombre parmi d'autres peuples règne la misère juive. Ce n'est pas la misère habituelle qui est sans doute le lot inévitable du genre humain sur cette terre. C'est une misère spéciale que celle dont les Juifs souffrent, non comme êtres humains, mais comme Juifs, et de laquelle ils seraient exempts s'ils n'étaient pas juifs.

La misère juive a deux formes, l'une matérielle, l'autre morale. En Europe orientale, en Afrique du Nord, en Asie occidentale, précisément dans les régions où habite l'énorme majorité, probablement les neuf dixièmes de tous les Juifs, la misère juive doit être prise au sens littéral du terme. C'est une peine quotidienne du corps, une crainte perpétuelle du lendemain, une lutte atroce pour la conservation de la vie. En Europe occidentale, la lutte pour l'existence est quelque peu facilitée aux Juifs, bien

que là aussi une tendance à la leur rendre plus difficile se fasse jour. La question du pain quotidien et du gîte, la question de la sécurité du corps et de la vie les tourmente moins. La misère est morale. Elle consiste en blessures journalières faites à l'amour-propre et au sentiment de l'honneur. Elle consiste dans l'oppression brutale du désir impétueux de satisfactions spirituelles, à l'aspiration desquelles aucun non-Juif n'a besoin de renoncer.

En Russie, où la population juive compte plus de 5 millions d'âmes, et qui est la patrie de plus de la moitié de tous les Juifs du monde, nos frères sont exposés à maintes restrictions légales. Une seule secte, peu nombreuse d'ailleurs, les Karaïtes, jouit des mêmes droits que les sujets chrétiens du tsar. Le droit de résidence est refusé aux autres Juifs dans une grande partie du pays. Certaines catégories de Juifs jouissent de la liberté de domicile, les négociants de la catégorie de première classe, les possesseurs de titres académiques, etc. Mais pour appartenir à la catégorie de première classe, il faut être riche, et il n'y a que très peu de Juifs qui le soient ; d'autre part, il n'y a pas beaucoup de Juifs en Russie qui puissent obtenir des titres académiques, car les écoles secondaires et supérieures de l'Etat n'admettent les élèves juifs qu'en nombre limité, et les diplômes étrangers n'assurent aucun de ces droits. Il est interdit aux Juifs de s'adonner à certaines professions que tous les Russes chrétiens peuvent exercer librement. Ces hommes malheureux sont parqués dans quelques départements, où ils n'ont aucune occasion de montrer leurs capacités et leur bonne volonté. Les sources de l'instruction publique ne coulent que rarement pour eux, et ils ne peuvent pas en ouvrir eux-mêmes, étant trop pauvres pour cela. Celui qui le peut émigre pour trouver à l'étranger l'air et la lumière qui lui sont refusés dans son propre pays. Celui qui n'est pas assez jeune ni assez courageux pour cela demeure dans sa détresse et y sombre spirituellement, moralement et physiquement.

Nous apprenons qu'en Roumanie aussi, avec son quart de million de Juifs, nos frères sont des hors-la-loi. Ils ne peuvent habiter que les villes. Ils sont à la merci des autorités, parfois même d'un fonctionnaire de second ordre, exposés périodiquement aux sanglantes violences de la populace ; ils vivent dans la misère. Notre rapporteur pour la Roumanie estime que la moitié des Juifs roumains sont sans ressources.

La situation telle que nous la présente notre rapporteur galicien est épouvantable. Sur les 772 000 Juifs de Galicie, 70 % sont, suivant les dires du Dr Salz, des mendiants, des pauvres de profession, qui demandent l'aumône, sans la recevoir la plupart du temps... Je ne veux pas anticiper sur les autres détails de son rapport. Vous n'avez pas besoin de ressentir deux fois l'horreur qu'il vous inspirera.

Fort caractéristiques sont les données de M. le Dr Minz en ce qui concerne la situation en Autriche occidentale, avec ses 400 000 Juifs environ ; sur les 25 000 ménages juifs de Vienne, 15 000 ne peuvent même pas payer l'impôt dû à la communauté, car ils sont trop pauvres. Sur les 10 000 contribuables, 90 % sont taxés au taux le plus bas. Mais même dans cette catégorie-là, les trois quarts ne sont pas en état de faire face à

leur obligation. A l'encontre de la Roumanie et de la Russie, la loi autrichienne ne fait aucune différence entre Juifs et chrétiens. Mais pour les institutions officielles, la loi est lettre morte, et les mœurs dressent de nouveau contre les Juifs le ban que le législateur a aboli. La proscription sociale entrave le gagne-pain des Juifs et le rendra même, en plusieurs cas, tout à fait impossible dans un proche avenir.

Le même cri de détresse nous parvient de Bulgarie ; la loi n'admet aucune différence de droit entre les diverses confessions, mais les autorités n'en font aucun cas. L'animosité contre les Juifs règne dans tous les milieux. Misère et paupérisme sans espoir d'amélioration chez la plus grande majorité des Juifs.

En Hongrie, les Juifs ne se plaignent pas. Ils jouissent de tous les droits civiques ; ils ont le droit de travailler et d'acquérir des biens, et leur situation matérielle s'améliore. Mais cet heureux état de choses est trop récent et n'a pas permis encore, à la majorité des Juifs, de s'arracher à la misère la plus profonde et c'est pourquoi la plupart des Juifs de Hongrie n'ont même pas encore atteint un certain degré d'aisance. Des hommes connaissant la situation nous assurent qu'en Hongrie également la haine contre les Juifs couve et qu'elle s'enflammera, dévastatrice, à la première occasion.

Il me faut négliger les 150 000 Juifs du Maroc, les Juifs de Perse, dont le nombre ne m'est pas connu. Ces misérables n'ont même pas la force de se révolter contre leur misère. Ils la supportent avec une résignation apathique, ne se plaignent pas et n'attirent notre attention que lorsque la populace envahit leur ghetto, pille, viole et tue.

Les pays que je viens de citer déterminent le sort de plus de 7 millions de Juifs. Tous ces pays, à l'exception de la Hongrie, réduisent les Juifs à l'état de prolétaires et de pauvres de profession, soit par déni de justice, soit par disgrâce, officielle ou sociale, sans même leur laisser l'espoir de s'élever par quelque effort individuel ou collectif au-dessus de leur niveau économique.

Les gens « pratiques », qui repoussent toute « rêverie stérile » et dont les aspirations tendent vers ce qui est immédiatement accessible, sont d'avis que la suppression du déni de justice officiel aiderait à abolir la misère des Juifs en Europe orientale. La Galicie se charge d'opposer un démenti à cette opinion. Et pas seulement la Galicie. Le remède de l'émancipation légale a été essayé dans des Etats évolués au plus haut degré. Voyons ce que nous enseigne cette expérience.

Les Juifs de l'Europe occidentale ne sont soumis à aucune restriction juridique. Ils ont le droit de se mouvoir librement et de se développer tout comme leurs concitoyens chrétiens. Les conséquences économiques de cette liberté de mouvement étaient donc indubitablement les plus favorables. Les qualités de la race juive, le zèle, la persévérance, la sobriété, l'économie, ont eu pour effet de provoquer une diminution prompte du prolétariat juif, qui aurait complètement disparu de maints pays s'il n'avait pas été remplacé par l'immigration juive d'Orient. Les Juifs émancipés d'Occident sont parvenus assez rapidement à une aisance moyenne. De toute façon,

la lutte pour le pain quotidien n'y revêt pas les formes atroces qu'elle a en Russie, Roumanie et Galicie. Mais une autre misère juive surgit : la misère morale.

Le Juif de l'Ouest a du pain, mais on ne vit pas de pain seulement. Le Juif de l'Ouest ne voit plus guère son corps et sa vie exposés à la haine de la populace, mais les plaies de la chair ne sont pas les seules qui fassent mal et par lesquelles on perde son sang. (.....)

Et puis, il y a deux décennies environ, après un assoupissement de trente à soixante ans, l'antisémitisme en Europe occidentale éclatait de nouveau dans l'âme du peuple, dévoilant aux yeux du Juif épouvanté sa situation réelle, qu'il ne voyait plus. Il avait toujours le droit de prendre part aux élections législatives, mais se voyait lentement ou brutalement exclu des réunions et des assemblées de ses compatriotes chrétiens. Il jouissait encore du droit de domicile, mais partout il se heurtait à des inscriptions comme celle-ci : « Entrée interdite aux Juifs ». Il avait toujours le droit de remplir ses devoirs civiques, mais les droits dépassant le droit de vote, les droits plus nobles, ceux qui appartiennent au talent et à la capacité, ces droits-là lui étaient refusés rudement.

Telle est la situation actuelle du Juif émancipé en Europe occidentale. Il a renoncé à sa particularité juive et les peuples lui expliquent qu'il n'a pas acquis la leur. Il fuit ceux de sa race parce que l'antisémitisme l'a dégoûté d'eux ; ses compatriotes le repoussent, quand il voudrait tant s'attacher à eux ! Il a perdu la patrie du ghetto et le pays natal refuse d'être une patrie pour lui. Le sol se dérobe sous ses pieds et il n'a point de liens avec la communauté dans laquelle il aurait pu s'incorporer comme membre désirable, de plein droit. Ni son comportement ni ses réalisations ne peuvent compter sur la reconnaissance de ses compatriotes chrétiens et encore moins sur leur bienveillance, et avec ses frères juifs il a perdu tout contact ! Il a l'impression que le monde lui en veut et il ne voit aucun coin où il puisse trouver l'amitié qu'il recherche, à laquelle il aspire.

Telle est la misère morale du Juif, plus amère encore que sa misère physique, car elle s'en prend à des hommes plus fiers et plus sensibles. Le Juif émancipé est inconstant, peu sûr dans ses rapports avec son entourage, inquiet au contact d'inconnus, se méfiant même des sentiments intimes de ses amis. Ses meilleures forces, il les emploie à supprimer, à anéantir ou tout au moins à déguiser péniblement son être le plus profond ; il est soucieux, car il ne veut pas que l'on reconnaisse son essence juive et il ne connaît jamais la joie de se montrer entièrement tel qu'il est, la joie d'être lui-même, par la pensée et le sentiment, par l'intonation de la voix, par chaque battement des paupières, par chaque jeu des doigts. Intérieurement, il s'aigrit, extérieurement, il n'est pas naturel, donc toujours un peu ridicule, et pour les gens quelque peu raffinés un objet d'aversion, comme tout ce qui est faux.

Les meilleurs parmi les Juifs de l'Europe occidentale geignent sous cette misère morale et cherchent à s'en libérer. Ils n'ont plus cette foi qui donne la patience de supporter la peine, car ils y voient la main d'un Dieu qui

punit et qui aime, cependant. Ils ne croient plus dans la venue du Messie et qu'un jour viendra, un jour de miracle, où ils seront élevés à la splendeur.

Il y en a qui essaient d'échapper au judaïsme par la fuite. Mais, bien entendu, l'antisémitisme racial ne reconnaît pas la métamorphose par la conversion, ce qui rend ce moyen de sauvetage inefficace. Et ce n'est certes pas une recommandation pour les intéressés, dont la plupart sont des incroyants – je ne parle pas, bien entendu, d'une minorité de vrais croyants –, que d'entrer dans la communauté chrétienne par un mensonge sacrilège. Quoi qu'il en soit, de cette façon se forme un nouveau marranisme, pire que l'ancien. Les marranes d'autrefois avaient un idéal caractérisé par un secret désir de vérité, par des peines navrantes, des remords, et ils cherchaient souvent leur expiation et leur purification en s'infligeant des mortifications volontaires. Les nouveaux marranes se détachent du judaïsme avec rage et exaspération, mais au fond de leur cœur, bien qu'ils ne se l'avouent pas, ils gardent rancune aussi au christianisme, à cause de leur abaissement, de leur infamie et de la haine qui les a poussés au mensonge. J'ai peur du développement futur de cette génération de nouveaux marranes, qui n'est soutenue moralement par aucune tradition et dont l'âme est empoisonnée par l'animosité qu'elle voue à son propre sang aussi bien qu'au sang étranger ; chez cette génération, le respect que l'on doit à soi-même est détruit par la conscience toujours présente d'un mensonge fondamental. D'autres cherchent leur salut dans le sionisme, qui n'est pas pour eux l'accomplissement d'une promesse mystique contenue dans les Saintes Ecritures, mais le chemin d'une existence où le Juif retrouvera enfin ces conditions de vie toutes simples, toutes primitives, si naturelles aux non-Juifs des deux continents. Ils cherchent un appui social sûr, une société bienveillante, la possibilité d'utiliser toutes leurs forces organiques pour le développement de leur vraie personnalité, au lieu de les utiliser pour la détruire, l'opprimer, la corrompre, la fausser ou la déguiser. D'autres, enfin, qui se révoltent contre le mensonge du marranisme, et qui sont très étroitement attachés à leur patrie, se jettent dans les bras de la subversion la plus sauvage pour ne pas ressentir trop durement et trop cruellement ce renoncement que signifie, en fin de compte, le sionisme, avec l'arrière-pensée, mal définie, qu'après la destruction de tout ce qui existe et la construction d'un monde nouveau, la haine des Juifs ne sera peut-être pas un de ces objets de valeur qu'on sauvera des ruines de l'ordre ancien pour le rétablir dans l'ordre nouveau.

Telle est l'image que présente Israël à la fin de ce XIXe siècle. En un mot : les Juifs sont dans leur majorité une tribu de mendiants méprisés. Plus appliqué, plus ingénieux que la moyenne des Européens (pour ne pas parler des Asiatiques et des Africains indolents), le Juif est condamné à la misère prolétarienne extrême, parce qu'il ne lui est pas permis de déployer librement ses facultés. Dévoré par la soif de la connaissance, ce vrai Tantale de la culture de notre époque – laquelle n'a rien de mythique – se voit repoussé des lieux où la science est servie. Doué d'un pouvoir d'ascension peu commun, sa force le fait toujours remonter des profondeurs bourbeuses

dans lesquelles on essaye de le repousser et de l'enterrer, et alors il se casse le crâne contre l'épaisse couche de glace, faite de haine et de mépris, étendue au-dessus de sa tête. Cet être sociable comme on n'en rencontre que rarement, cet être sociable auquel sa religion même recommande de manger à trois et de prier en la compagnie de dix personnes, action pleine de mérite et agréable à Dieu, est exclu de la société normale, celle de ses compatriotes, et reste condamné à un isolement tragique. On l'accuse de se pousser en avant, et il n'aspire à la supériorité que parce qu'on lui refuse l'égalité. On lui reproche sa solidarité avec les autres Juifs du monde et son malheur est justement qu'à la première parole bienveillante de l'émancipation, il a arraché de son cœur jusqu'au dernier vestige de tout sentiment de solidarité juive pour n'y laisser de la place qu'au règne exclusif de l'amour de ses compatriotes. Abasourdi par la grêle des accusations antisémitiques, il se trouble, et souvent il est bien près de se croire réellement le monstre physique et moral que ses ennemis mortels voient en lui. On l'entend assez souvent murmurer qu'il doit apprendre de ses ennemis et qu'il doit essayer de se guérir des infirmités qu'on lui reproche, et il ne lui vient même pas à l'idée que les accusations des antisémites sont, pour lui, tout à fait stériles et inutiles, car elles ne sont pas la critique de défauts réels, mais l'effet de cette loi psychologique suivant laquelle les enfants, les sauvages et les imbéciles rendent responsables de leurs souffrances les êtres pour lesquels ils éprouvent de l'aversion. A l'époque de la Peste noire, on accusait les Juifs d'empoisonner les puits ; aujourd'hui, les agriculteurs les accusent de faire baisser le prix du blé ; les artisans les accusent de détruire la petite industrie ; les conservateurs les accusent d'être par principe les ennemis du gouvernement. Là où il n'y a pas de Juifs, on accuse d'autres groupes haïs de la population d'être les auteurs de ces inconvénients, la plupart du temps les étrangers, quelquefois des minorités indigènes, des sectes ou des sociétés. Cet anthropomorphisme des sentiments de dégoût ne prouve rien contre les accusés ; il prouve seulement que leurs accusateurs les haïssaient déjà quand ils commençaient à en souffrir et cherchaient un bouc émissaire.

Le tableau ne serait pas complet si je n'y ajoutais encore un trait. Une légende à laquelle ajoutent foi des gens même sérieux et instruits, qui ne sont pas forcément des antisémites, prétend que les Juifs possèdent le pouvoir, la domination et toutes les richesses de la terre. Eux, les détenteurs du pouvoir, ces Juifs qui ne sont même pas en état de défendre ceux de leur race contre les instincts sanguinaires d'une misérable populace arabe, marocaine ou persane ! Eux, la personnification du Mammon, ces Juifs, dont plus de la moitié ne possèdent même pas une pierre pour y reposer leur tête, même pas un haillon pour couvrir leur nudité ! Telle est la dérision qui vient encore inoculer le poison après la blessure provoquée par la haine. Assurément, il existe quelques centaines de Juifs richissimes, dont les millions criards se remarquent de loin. Mais qu'a Israël de commun avec ces gens-là ? La plupart d'entre eux, une minorité, je suppose, appartiennent aux natures les plus basses du judaïsme, âmes qu'un choix naturel a prédisposées aux métiers où l'on gagne vite des millions et même quelquefois des milliards. Ne me deman-

dez pas comment ! Dans une société juive normale, ces gens-là se seraient trouvés en bas de l'échelle de l'estime populaire en raison même de leurs particularités organiques ; quoi qu'il en soit, ils n'auraient jamais reçu les titres de noblesse et les hautes décorations par lesquels les distingue la société chrétienne. Le judaïsme des prophètes et des *Tanaïm*, le judaïsme de Hillel, de Philon, d'Ibn Gabirol, de Yéhouda Halévy, de Maïmonide, de Spinoza, de Heine, ne connaît pas ces parvenus de l'argent, qui méprisent ce que nous vénérons et vénèrent ce que nous méprisons. Ces gens sont le principal prétexte de la nouvelle haine contre les Juifs, basée plutôt sur des raisons économiques que religieuses. Pour le judaïsme qui souffre à cause d'eux, ils n'ont jamais rien fait. Ils lui ont jeté des aumônes, en quoi ils ne faisaient aucun sacrifice, mais entretenaient une affection cancéreuse spécifiquement juive, la mendicité. On n'a jamais pu obtenir d'eux, et on ne l'obtiendra probablement jamais, d'aide pour un but idéal. Beaucoup d'entre eux quittent le judaïsme et nous leur souhaitons bon voyage en regrettant seulement qu'ils soient tout de même de sang juif, le résidu du sang juif.

La misère juive ne doit laisser personne indifférent, les peuples chrétiens non moins que nous-mêmes. C'est un grave péché de laisser tomber dans une misère physique et morale un peuple dont même ses adversaires les plus acharnés ne peuvent contester les dons ; c'est un péché envers lui et envers l'œuvre de la civilisation, à laquelle la race juive voudrait et pourrait collaborer avec enthousiasme. Les peuples courent le grand danger de créer des ennemis de l'ordre établi en aigrissant, par un traitement indigne, des hommes doués d'une volonté puissante et dont la mesure dans le bon comme dans le mauvais dépasse la moyenne.

Le mal juif, nous l'avons vu, exige un remède. La grande tâche de ce congrès sera de la trouver. Je laisse maintenant la parole à mes collègues, qui compléteront le tableau esquissé par moi à grands traits. En écoutant leurs rapports, vous aurez souvent l'impression d'entendre des « lamentations ».

Discours au premier congrès sioniste (extraits), 29 août 1897,
in Max Nordau, *Articles et discours, 1897-1900*, t. I,
Jérusalem, La Bibliothèque sioniste, 1948, pp. 55-58 et 62-66.

3. « La fatalité de notre histoire »

Léon Pinsker

Lorsque l'on nous maltraite, quand on nous spolie, lorsque nous sommes pillés et qu'on nous viole, nous n'osons point nous défendre et, chose infiniment plus grave, nous sommes presque enclins à croire qu'il faut qu'il en soit ainsi. Si l'on nous frappe au visage, nous tâchons de rafraîchir la

joue cuisante et nous appliquons des pansements sur les blessures que l'on nous porte. Si l'on nous chasse de la maison que nos propres mains ont édifiée, nous implorons grâce avec humilité et, si nous ne pouvons émouvoir l'oppresseur, nous nous mettons en route, en quête d'un autre lieu d'exil. Et si, au long de la route, quelque spectateur désœuvré nous crie « pauvres Juifs, ce que vous êtes à plaindre ! », nous en sommes touchés au tréfonds. Et si l'on dit d'un Juif qu'il fait honneur à son peuple, ce peuple est assez sot de s'en montrer ravi. Nous sommes tombés si bas qu'une joie délirante s'empare de nous quand nous apprenons qu'une infime fraction de notre peuple, en Occident, est mise sur pied d'égalité avec les non-Juifs. Or, celui qu'on doit « mettre » ne se tient d'habitude pas fort bien sur ses jambes. Pour peu que l'on veuille ne pas tenir compte de nos origines, pour peu que l'on nous considère à l'égal des autres enfants du pays, nous nous en montrons reconnaissants jusqu'au complet reniement de nous-mêmes. Et, pour cette situation aisée où l'on veut bien nous laisser, pour ces pots de viande dont nous pouvons nous servir à discrétion, pour tout cela, nous nous imaginons et voulons donner à croire aux autres que nous ne sommes plus du tout des Juifs, mais des enfants pur sang de la patrie. Vaine illusion ! Vous pourrez vous montrer patriotes au-delà du possible, à toute occasion l'on va vous rappeler au souvenir de vos origines sémitiques. Ce *memento mori* fatal ne vous empêchera guère de jouir de l'hospitalité que l'on vous accorde – jusqu'au jour où la populace vous remettra en mémoire que vous n'êtes en somme que des vagabonds et des parasites pour lesquels il n'est point de loi.

Mais, surtout n'allez point conclure d'un traitement plus humain que nous serions plutôt désirés qu'abhorrés.

Quelle lamentable figure faisons-nous au milieu des peuples ! Parmi les nations, nous ne comptons guère : nous n'avons point de voix à leur concert, même pas dans les affaires qui nous concernent. Notre patrie est la terre étrangère, la dispersion est notre unité et la persécution universelle fait notre solidarité ; l'humilité est notre arme et la fuite notre défense ; notre originalité réside dans l'adaptation ; le jour qui vient est notre avenir... Rôle méprisable en vérité, pour le peuple qui eut un jour ses Maccabées...

Mais qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un peuple tombe en proie au plus profond mépris si, pour avoir la vie sauve, il doit se laisser fouler aux pieds en baisant encore la botte qui le piétine ?

Car c'est la fatalité de notre histoire que nous ne puissions ni vivre ni mourir. L'ennemi a beau nous porter coup sur coup, nous ne saurions mourir. Et quant à périr de nos propres mains, en nous reniant, en entrant dans le néant, cela non plus, nous ne le pouvons. Mais vivre, nous ne le pouvons guère non plus. Nos ennemis y veillent. Et vivre à nouveau d'une vie nouvelle en tant que nation, cela nous est interdit également, du fait de nos patriotes trop zélés qui se croient tenus d'apporter leur droit à une vie nationale indépendante en sacrifice à un civisme, d'ailleurs naturel. Ces fanatiques du patriotisme renient le meilleur et l'essentiel d'eux-mêmes au profit de n'importe quelle nationalité, qu'elle soit supérieure ou inférieure.

Mais ils ne sauraient leurrer personne qu'eux-mêmes. Ils ne se doutent pas que les autres se passeraient avec plaisir de leur camaraderie juive.

Et voilà comment, depuis dix-huit siècles, nous vivons dans l'ignominie sans une seule tentative sérieuse pour en sortir !

Nous connaissons trop bien le long martyrologe de notre peuple et nous serons les derniers à vouloir rejeter sur nos ancêtres les responsabilités de cet état de choses.

Le constant souci individuel de notre conservation personnelle devait étouffer dans l'œuf toute velléité nationale, tout mouvement populaire commun.

Lorsque les peuples, forts de notre dispersion, s'acharnèrent à frapper en chacun d'entre nous le peuple juif tout entier, nous montrâmes, il est vrai, assez de résistance pour ne point succomber. Mais, quant à nous soulever, quant à mener de notre propre chef une lutte active, nous fûmes trop impuissants. Au cours de notre long exil, la pression des peuples hostiles nous a fait perdre toute initiative personnelle, toute confiance en nous-mêmes.

Et à cela vient s'ajouter la foi messianique, cette croyance en l'intervention d'une puissance surnaturelle assurant notre résurrection politique et la considération d'ordre purement religieux, qu'il nous incombe de porter avec résignation le châtiment du ciel. Conjugués, ces sentiments nous ont libérés du souci de notre délivrance, de notre unité et de notre indépendance nationales. Et, de fait, d'autant plus aisément que nous avions à songer davantage à notre avancement matériel dans le monde. Et ainsi il s'est fait que nous sommes tombés de plus en plus bas. Les sans-patrie devinrent des gens oublieux de la patrie. Il serait temps que nous nous rendions compte combien cela est infamant.

Par bonheur, les choses ont quelque peu changé. Ce qui s'est passé au cours de ces dernières années dans cette Allemagne cultivée, en Roumanie, en Hongrie, et surtout en Russie, a provoqué ce que les persécutions bien plus sanglantes du Moyen Age n'avaient pu produire. La conscience populaire, qui se trouvait alors à l'état latent du martyre, se déchargea sous nos yeux dans la masse des Juifs russes et roumains sous forme d'une poussée irrésistible vers la Palestine. Quelque erronée qu'ait pu être cette poussée, jugée après coup à ses résultats, elle n'en témoigne pas moins du juste instinct du peuple : il se rend compte qu'il doit avoir une patrie. Les épreuves qu'il a subies viennent de provoquer une réaction, qui signifie enfin quelque chose d'autre qu'une soumission fataliste aux vengeances divines. Car les principes de la civilisation moderne n'ont pu passer sur la masse obscure du judaïsme russe sans y avoir imprimé quelque trace. Sans avoir renoncé au judaïsme ni à leur foi, ils se sont révoltés au plus profond d'eux-mêmes sous les persécutions qu'on leur a fait subir injustement – et impunément –, puisque la population juive est une population étrangère aux yeux du gouvernement russe. Et en vertu de quoi les gouvernements des autres puissances européennes pourraient-ils s'intéresser au sort de

citoyens d'un empire dont les affaires intérieures sont à l'abri de leur ingérence ?

Depuis que certains des nôtres respirent librement sur une petite partie de cette terre et peuvent donc mieux compatir aux infortunes de leurs frères, depuis qu'un certain nombre de nations, jadis asservies, ont pu recouvrer leur indépendance, nous ne pouvons rester plus longtemps à nous croiser les bras. Nous ne pouvons admettre de rester éternellement condamnés à tenir le rôle désespéré du Juif errant, ce rôle désespérant à en perdre la raison.

L'Auto-émancipation (extrait), 1882,
Le Caire, éd. Les Ecrits juifs, 1944, pp. 65-71.

4. « Un refuge pour salut »

Yossef Haïm Brenner

Vous raconter, mes frères, vous décrire tout ce qui se passe ici chez vous, il me semble que cela n'est pas nécessaire. Car vous n'en avez pas seulement entendu parler, vous l'avez *vue* la ruine accablante qui, par milliers, a frappé des âmes, proches, vivantes, sensibles, qui ne désirent plus rien que souffler un peu et trouver contentement et repos. Vous en savez quelque chose mais vous les avez surtout *vus*, les fleuves de sang intarissables, les membres transpercés et désarticulés que l'on n'a pu inhumer, et les tombes par milliers qui exhalent leur odeur de cendre jusqu'ici. Vos yeux et vos visages, à vous tous, témoignent de l'anéantissement sans précédent ; et vos pieds sont rivés au sol de la destruction sans précédent, de la *destruction continue*, la destruction qui est deuil et terreur, qui fait les veuves et les orphelins, et sème le dénuement et la faim, partout en nos villes.

En outre, dès qu'un homme dont le cœur brûle encore prétend parler de tout cela, inévitablement, sa langue se colle à son palais, et s'il persiste, une honte infinie l'étreint tout entier. Et quand bien même parviendrait-il à remuer les lèvres, quel signe de vie pourrait-il bien en sortir ? Eh quoi ! Un signe de vie, maintenant !? Pourrait-on concevoir une infamie plus grande que celle-là ? Un souffle de vie, maintenant !? A cette heure !? En un temps où il faut... où il faut...

Personne ne sait ce qu'il faut.

Regarde autour de toi : la terre n'a pas été saisie de torpeur, la lune et le soleil n'ont pas cessé leur course, tout, absolument tout – et toi le premier – vaque à ses besoins, quand tout aurait dû s'arrêter. Tout est dévalué, possédé du rire de l'ange de la mort, et ton âme se noie dans des eaux troubles.

Ecrivains, journalistes et hommes d'action de tout acabit, pas les indifférents qui n'accordent aucune attention à cette affaire, mais ceux, plus bizarres encore, qui font de l'horreur un engrais pour améliorer leur champ, abattre plus d'énergie dans leurs travaux et féconder leur force vitale, sans rien en laisser derrière eux, s'écrient : *Kampf ! Kampf ! Kampf !* (Lutte ! Lutte ! Lutte !)

Aussi enseigneras-tu à ton âme le silence. Puisque de toute façon, de tout ce qu'elle exprimera, rien d'essentiel ne sortira ; puisque, entre tous ces discours, on ne trouvera guère cette parole, celle-là seule qu'il aurait convenu peut-être de dire ; puisque enfin tout ce qui sera écrit aura été le fruit de la catastrophe, le fruit de la catastrophe (*sic !*)...

C'est pourquoi, ô mon âme, mieux vaut pour toi entrer dans le roc et te cacher dans la poussière, entièrement, absolument. L'heure dernière est venue d'enterrer les vivants.

Mais comme elle est faible, faible, la créature née du ventre de la femme. Elle craint tout ce qui n'est pas la vie. Elle craint le silence pesant. Aussi, j'ouvre ma bouche, mes frères, pour m'adresser à vous, de loin. Et le ver qui me ronge les entrailles s'arrête un instant. Et je m'illusionne : peut-être est-il des choses qu'à distance je peux mieux discerner ? Demeurant éloigné, il se peut que je dispose encore de quelque faculté pour parler. Quoi qu'il en soit, tant que mes lèvres ne se sont pas closes...

Non ! non ! non ! Pas de leçons ! Pas de leçons à donner de la part d'un rescapé à ceux qui sont encore plongés dans la fournaise. Et pas de consolations non plus ! Que se dessèche la langue qui prétend consoler ! Pas de condoléances pour nous ! Jamais ! Ni consolation ni oubli, après tout ce que l'on nous a fait subir. Car ils sont tous là, prêts à nous opprimer, fin prêts, à chaque heure et à chaque instant, pour nous extirper de ce monde. Nos faibles enfants sont anéantis avant même qu'ils n'aient eu le temps de lever leurs mains squelettiques pour souffleter leurs faces. C'est d'une mort de chats crevés qu'ils meurent, nos tendres petits. Une parole consolatrice rallumerait les souffrances du bûcher. Et l'on éprouve dégoût et torture devant cet appel qui n'est que stupidité et bassesse : « De l'argent pour des armes ! Aux armes ! »

Le Bund ! Le Bund ! Il est courageux, le Bund, il est déterminé, le Bund !

En Occident, les âmes tranquilles, qu'elles soient des nôtres ou qu'elles ne le soient pas, le cœur rassasié, méditent. Les premières satisfaites de pouvoir manifester un sentiment qu'elles n'auraient osé afficher ouvertement, et les autres appuyant de leur sympathie excessive le peuple persécuté, toutes se sentent obligées de prononcer l'éloge du Bund : parce qu'il a rétabli la fierté des Juifs, parce qu'il sort tout droit de la cuisse des Asmonéens et des Maccabées, parce qu'il sauve l'honneur de la maison d'Israël... Les sionistes-socialistes sont bien misérables de concevoir de la jalousie pour ce petit bout d'« organisation unique » que représente le Bund. (...)

Si le Bund est une organisation destinée à se battre contre le « pouvoir de la bourgeoisie juive », que Marx soit avec eux ! Mais ça, des héros

d'Israël ? Sont-ils réellement touchés par le malheur de leur nation jusqu'à l'âme, soucieux de l'honneur et de la vie de leur peuple, attentifs aux douleurs de leurs frères et à leurs plaintes ? Où ? Quand ? Comment ? Parce que les ouvriers de Bialystok ont été exécutés sans autre forme de procès, soupçonnés qu'ils étaient d'avoir manifesté contre le régime tsariste ? Parce que les « fidèles » de leur secte ramassent de l'argent séparément ? Parce qu'ils prétendent guérir nos plaies avec des pistolets acquis dans la clandestinité ?

Que faire ? Vraiment, que faire, une fois que l'on a gémi, une fois que l'on a versé un don ? Que faire ? Que faire ? Certains ont une réponse toute prête : « A bas l'absolutisme ! » (...) C'était donc cela, mes frères décharnés. Nos mères disaient : « L'ange de la mort passe et a toujours raison. » Combattre l'absolutisme ! Effectivement, y a-t-il une autre voie pour les Russes, eu égard à leur condition humaine ? Que l'on soit étrangers ou citoyens, y a-t-il une *autre* voie que celle qui consiste à soumettre cette bête méchante, insatiable, oppressante et répressive ? Même les sionistes craignent d'omettre la référence à cette guerre sainte ! Et pourtant, malheur à nous : la question de *notre peuple* ne dépend pas du sort de l'absolutisme russe, la question des masses juives ne sera pas résolue par la chute de l'absolutisme. Il n'y a pas de remède à espérer du peuple russe quand on a vu ce dont il était capable. A quoi sert-il de discuter ? Que peut-on en attendre, s'il n'y a rien à faire ?

Car il n'y a rien à faire. En ce moment, pour l'heure, nous ne pouvons rien entreprendre. Point de ruse ou d'artifice instantanés pour assurer notre salut tout de suite. Ni même un lieu pour les réfugiés de l'heure. Notre défaite est complète. Cette page de notre histoire, qui est peut-être la dernière, blanchit nos cheveux.

Seule une voix, une voix de colombe, chante en nous et pour nous, les égarés et les désespérés, et nous dit : « Apprenez au moins, pauvres et réfugiés, apprenez au moins, vous, les rescapés de la faim et de l'épée, quelque chose de cette page d'histoire ! Que cette heure soit une source d'inquiétude pour votre avenir ! Oubliez toutes ces argumentations spéculatives qui sont des lieux communs ! Oubliez toutes ces paroles insignifiantes et ces raisonnements de deuxième catégorie ! Fuyez ces idoles creuses et ces croyances vaines ! N'ayez qu'un seul objectif : le salut, un refuge. Exigez la possibilité du salut et du refuge, recherchez les moyens de réaliser cette aspiration du cœur : obtenir une terre ! »

Car ce n'est pas à cause de notre foi qu'on nous massacre ; à cause de notre impiété qu'on nous assassine ; ce n'est pas pour nos bontés qu'on nous poignarde ou pour notre obéissance à la sanctification du Nom qu'on nous brûle.

Non, la main de tous nous atteint parce que nous sommes haïs, et nous sommes haïs parce que tous les hommes sont des loups pour l'homme, haineux et haïs à leur tour. Seulement voilà, tous ces hommes-loups vivent dans leur tanière, alors que nous sommes partout exilés et étrangers. Cessons donc d'être étrangers parmi eux. Que nos enfants s'éloignent. Préparons